1901 JUIN — II N° 60

LE THÉATRE

DIRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines.

PUBLICITÉ : C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire 19, Boulevard Montmartre.

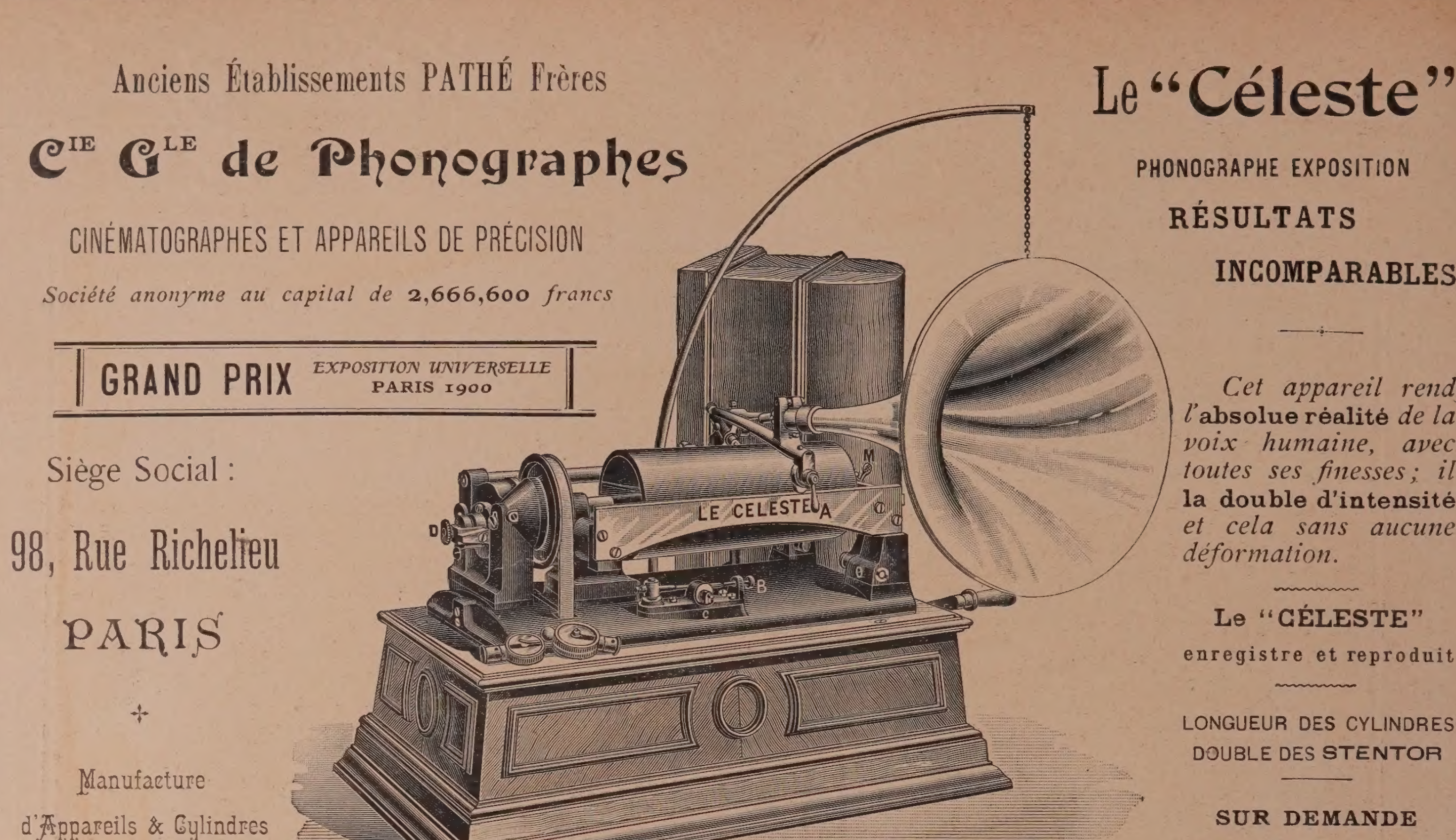
CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an. . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an. . 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE : Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot.



Cliché Reutlinger.

Mlle LÉONIE YAHNE. — Rôle d'*Huguette*. — *FAMILLE*. — THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON



Anciens Établissements PATHÉ Frères

Cie Gle de Phonographes

CINÉMATOGRAPHES ET APPAREILS DE PRÉCISION

Société anonyme au capital de 2,666,600 francs

GRAND PRIX	EXPOSITION UNIVERSELLE PARIS 1900

Siège Social :

98, Rue Richelieu

PARIS

Manufacture d'Appareils & Cylindres la plus importante du monde

Le "Céleste"

PHONOGRAPHE EXPOSITION

RÉSULTATS INCOMPARABLES

*Cet appareil rend l'***absolue réalité** *de la voix humaine, avec toutes ses finesses ; il* **la double d'intensité** *et cela sans aucune déformation.*

Le "CÉLESTE" enregistre et reproduit

LONGUEUR DES CYLINDRES DOUBLE DES STENTOR

SUR DEMANDE

Envoi franco de la Notice, du Prix courant général et du Répertoire de Cylindres.



Les plus ravissantes Ombrelles

CHEZ

HENRY

" A la Pensée "

PARIS

5, Faub. Saint-Honoré

TROUVILLE

44, Rue de Paris

SPORTSMEN !

Achetez tous les Samedis

LA VIE au GRAND AIR

REVUE ILLUSTRÉE DE TOUS LES SPORTS

20 Pages, 60 Photogravures

Prix du numéro : **30 Centimes**

ABONNEMENTS ANNUELS

Donnant droit à de nombreuses primes

PARIS : **14** francs — DÉPARTEMENTS : **15** francs

ÉTRANGER : **20** francs

PIERRE LAFITTE & Cie, ÉDITEURS

9, Avenue de l'Opéra, PARIS

LE THÉATRE

N° 60 **SOMMAIRE:** Juin 1901 (II)



Cliché Mairet. LANDRY (M. Maréchal) MARIANNE (Mme M. Delna) RICHARD (M. Bourbon) *Décor de Jusseaume.*

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — L'Ouragan. — ACTE III

La Quinzaine Théâtrale



On peut considérer la saison théâtrale comme terminée. Nombre de salles sont déjà fermées et d'autres vont suivre cet exemple. Seule, la Comédie-Française, qui ne chôme jamais, a donné des pièces nouvelles, dont la fortune a été diverse. Il s'est même produit, dans la Maison de Molière, des incidents assez rares et inattendus. On y a, tout d'abord, joué deux actes, dont l'un : *le Bonheur qui passe*, a très bien réussi. Sur le vieux thème qu'en toutes choses, même en amour, il faut savoir saisir l'occasion, l'auteur, M. Auguste Germain, a écrit une charmante variation. Il nous montre un jeune ménage parisien qui s'apprête à aller dîner en ville. Monsieur a son chapeau sur la tête et ses gants aux mains. Mais Madame n'est pas prête. Elle ne l'est jamais : c'est son défaut mignon de ne pas savoir le prix du temps. Pour l'instant, elle attend encore le coiffeur et la « première » de son couturier, qui doit venir rectifier un pli à son corsage, car Madame est fort coquette et exigeante en matière de toilette. Le coiffeur arrive d'abord et Madame s'enferme avec le grand « artiste », dont rien ne doit troubler l'inspiration ! Aussi, quand la « première » arrive à son tour, on la fait attendre dans le salon où Monsieur trompe sa mauvaise humeur en lisant un journal. C'est à peine s'il fait attention à la « première », quand elle arrive. Mais tout change, quand il reconnaît en elle une « camarade » de sa vie de garçon. On s'appelle tout de suite, comme autrefois, par les petits noms ! Cette charmante Gipsy ! Ce bon Paul ! Cependant Gipsy et Paul ne furent que des amis. Celui-ci avait une liaison avec une amie de Gipsy et c'est ainsi qu'on s'est connu, qu'on a fait ensemble mainte et mainte partie de campagne, dont on évoque le souvenir. Et peu à peu, Paul s'aperçoit que ce n'est pas l'amie de Gipsy qu'il aimait, mais bien Gipsy elle-même, qui, de son côté, aimait Paul. Ils ont laissé échapper le bonheur qui passait... Paul essaie bien de courir après lui et de le rattraper. Mais il est trop tard. Gipsy est mariée et fidèle : et son mari, c'est précisément le grand coiffeur, qui, son chef-d'œuvre fini, emmène sa femme, un peu mélancolique et laissant Paul troublé aux souvenirs du passé. Tout ceci a été dit d'un dialogue expert et alerte et admirablement joué par Madame Muller, Madame Geniat et M. Meyer. Ce dernier faisait, dans cet acte, son début sur la scène de la Comédie. Ce début a été excellent. M. Meyer a montré une sûreté, une aisance et une fine belle humeur qui ont fait dire à bon droit qu'il était depuis longtemps de la Maison.

L'autre acte, de M. Vaucaire, intitulé *Amoureuse amitié :* a eu une fortune moins heureuse. Il a été retiré par l'auteur après la première représentation. Ce n'est pas que le sujet en fût sans intérêt. Mais il eût fallu trois ou quatre actes et le tour de main d'un Dumas pour le traiter et en faire accepter la conclusion assez paradoxale, inusitée pour le moins et inattendue. Le règne de la « tranche de vie » n'est pas arrivé, au moins pour la Comédie-Française. Enfin, il y a eu l'incident, assez étrange, de *Chérubin*. Après la répétition générale, la « première » de ces trois actes de M. de Croisset, reçus d'enthousiasme et montés sur l'heure, a été ajournée à la fin du mois, pour donner à l'auteur le temps de remanier sa pièce. De plus, le rôle principal, Chérubin, joué en travesti par Mademoiselle Lara, a été distribué à nouveau à Mademoiselle Leconte, qui avait été absolument délicieuse dans un autre travesti de la même pièce. Il va de soi que ce changement a été courtoisement mis sur le compte d'une indisposition et d'un état de santé de Mademoiselle Lara, qui n'avait cependant rien d'imprévu. Ce changement de distribution après une première épreuve est chose tout à fait exceptionnelle à la Comédie. Elle a donné lieu à beaucoup de commentaires, dans lesquels je n'entre pas. Il me paraît que nous n'avons qu'à considérer la répétition générale comme nulle et non avenue et à attendre, pour parler de la pièce et de son interprétation, que tout soit arrivé à son état définitif.

En dehors de cette petite affaire (qui a été une grosse affaire dans le monde des théâtres) nous n'avons eu que des reprises avec lesquelles les directeurs clôturent leur saison. L'Odéon, ayant célébré l'anniversaire de Corneille avec un agréable à-propos de M. Jouin, a repris pour atteindre la date de sa fermeture, *Colinette*, qui fut un joli succès. Mademoiselle Garrick jouait la grosse partie de succéder à Mademoiselle Yahne, dans le principal rôle. Elle y a fait montre de très grandes qualités et d'une jolie intelligence du théâtre. Au Vaudeville, qui sera fermé quand ces lignes paraîtront, la reprise de *Zaza* a alterné avec les dernières représentations de *la Course du Flambeau*. Cette pièce de *Zaza* n'est ni une pièce à thèse philosophique, ni même une pièce très littéraire par ce qu'on appelle aujourd'hui « l'écriture ». Mais c'est une sorte de mélodrame atténué, extrêmement bien fait, avec un joli art d'observation appliqué au milieu spécial de la Bohême touchant au théâtre. Madame Réjane y a trouvé un des meilleurs rôles parmi ceux qu'on a faits pour elle en ces derniers temps. Elle y est constamment pittoresque, tantôt gaie, tantôt émue et l'œuvre a retrouvé, à la reprise, le succès qu'elle avait eu d'abord.

Le Théâtre de l'Ambigu paraît décidé, donnant satisfaction à un désir souvent exprimé et ici même par mon regretté ami Sarcey, à ne pas faire de clôture et à jouer tout l'été. On annonce même sur sa scène de prochaines nouveautés. En attendant, ayant la bonne fortune d'avoir un grand répertoire de drame, il passe ce répertoire en revue. Après *la Closerie des Genêts*, qui a fait une carrière honorable, il vient de reprendre *Roger la Honte*. Ce drame est un des meilleurs qui nous ait été donnés en ces dernières années. Il est, tout le temps, bien fait, ingénieusement machiné et assez sobrement écrit. Mais, en outre, il s'y trouve une situation admirable et d'une invention hors de pair : celle d'un avocat, qui, pour sauver un accusé innocent, est amené à vouloir avouer que cet accusé est l'amant de sa femme et à vouloir faire de cet aveu la preuve de son innocence. Ceci est fort beau, et, de plus, la chose est très bien mise à la scène, dans un acte, de saisissante réalité, qui se passe tout entier à la Cour d'assises.

Enfin, le Gymnase ayant clos ses portes, les a réouvertes pour quelques jours, afin d'y donner les représentations de Madame Charlotte Wiehe, qui a repris la pantomime de *l'Enfant prodigue*. Cette pantomime est excellente. Madame Wiehe y a joué le rôle créé par Madame Félicia Mallet. Sans aller à faire d'assez inutiles comparaisons, on peut dire que Madame Wiehe a égalé ou peut-être même surpassé la créatrice dans les passages de grâce et de gentillesse, mais que la force tragique est, chez elle, seulement suffisante. Le rôle de Pierrot père, que M. Courtès avait joué d'une façon admirable avec Madame Crosnier pour compagne, est tenu par M. Egidio Rossi avec l'adresse coutumière aux mimes d'Italie et ces représentations y ont réussi.

Je réserve pour la prochaine « quinzaine » les spectacles de l'Athénée et du Théâtre Antoine, qui méritent quelques développements.

HENRY FOUQUIER.

Cliché Mairet.

DÉCOR DU Ier ACTE, PAR JUSSEAUME

Théâtre National de l'Opéra=Comique

L'OURAGAN

DRAME LYRIQUE EN QUATRE ACTES, LIVRET DE M. ÉMILE ZOLA ; MUSIQUE DE M. ALFRED BRUNEAU



Après avoir poussé une pointe du côté du boulevard des Capucines, voilà M. Alfred Bruneau qui revient au théâtre où il a fait représenter ses premiers ouvrages lyriques (car je veux compter pour rien, comme il doit le faire lui-même, un certain *Kérim)*, et certes il a eu raison de revenir à l'Opéra-Comique, car ses pièces y eurent des destins assez heureux, et le souvenir du *Rêve* et de *l'Attaque du Moulin* devait le ramener à notre seconde scène lyrique autant que le souvenir de *Messidor* devait l'éloigner de l'Opéra.

Il allait trouver, du reste, à l'Opéra-Comique un directeur favorable à ses vues et qui lui avait donné, l'an passé, durant l'Exposition universelle, une grande preuve de sympathie artistique en remontant *le Rêve*. C'est qu'ils sont nombreux les directeurs de théâtre qui réservent leur estime et leur appui pour les seuls ouvrages que le hasard plus encore que leur goût leur a permis de représenter en premier. Mais M. Albert Carré n'est pas de cette catégorie et c'est ce qu'il fit bien voir en remontant avec soin — c'était tout à la fin de septembre dernier — un opéra que Carvalho se vantait, par la suite, d'avoir mis à la scène, mais qu'il n'avait joué, il faut se le rappeler, qu'après de longs retards et de nombreuses réclamations exaspérées des auteurs.

Et, comme j'ai de la mémoire, en voyant *le Rêve* reparaître à la scène, je me rappelais au milieu de quelles discussions passionnées il avait vu le jour, neuf ans plus tôt ; combien il avait provoqué de critiques et de plaisanteries, toutes aussi puériles qu'injustes, ce qui s'explique à la rigueur, puisque c'est en somme un des ouvrages les plus saillants que l'Opéra-Comique ait produits au cours de ces dernières années. J'avais aussi le souvenir très net d'une soirée où certain professeur au Conservatoire, arrivé depuis à l'Académie des Beaux-Arts, se livrait, au milieu d'un groupe de collègues et d'élèves, à des

facéties peu convenables sur le léger et fluide motif de « la broderie ». Essayerait-il d'en rire encore, aujourd'hui que les rieurs ne seraient plus aussi nombreux autour de lui?

Donc, cette reprise du *Rêve* était comme un souhait de bienvenue adressé par le directeur de l'Opéra-Comique aux auteurs de *l'Ouragan*. Car cet *Ouragan*, qui vient de se déchaîner dans la nouvelle salle Favart avec une violence effroyable, est le quatrième produit d'une association déjà fortement éprouvée et de plus en plus solide entre M. Émile Zola et M. Alfred Bruneau; mais ce n'est encore que le deuxième ouvrage que le célèbre auteur de *l'Assommoir* ait tiré de sa tête exprès pour le jeune compositeur qui a lié sa fortune à la sienne, tandis que, pour les deux premiers livrets sollicités par M. Bruneau, il s'était servi d'un ancien roman, d'une ancienne nouvelle, et s'était adjoint comme collaborateur un librettiste-poète chevronné. Louis Gallet, par malheur, est passé de vie à trépas, et MM. Zola et Bruneau, pensant avoir terminé leur apprentissage lyrique, ont jugé superflu de remplacer leur ami par un tiers qui se serait associé à leurs travaux : c'est ainsi qu'ils ont composé à eux seuls *Messidor* et *l'Ouragan*.

Pour M. Zola, j'imagine que vous devez le connaître et que vous avez entendu suffisamment parler de lui. Pour M. Bruneau, c'est une autre affaire, et je ne résiste pas au plaisir de vous présenter un des compositeurs qui, parmi les jeunes, ont le plus d'ardeur généreuse, le plus de conscience et de probité dans le travail. M. Alfred Bruneau, apprenez-le donc au cas où vous l'ignoreriez, ne compte encore que quarante-quatre printemps, étant né à Paris le 3 mars 1857; il a fait ses études musicales au Conservatoire, dans la classe de M. Jules Massenet, et a obtenu le second prix de Rome en 1881, en partage avec M. Paul Vidal, qui remporta le premier deux ans plus tard. M. Bruneau, lui, ne poursuivit pas : il renonça à aller à Rome, et, tout en travaillant fort et ferme sous la direction de César Franck, ne parvint qu'assez rarement à faire jouer quelque œuvre de sa façon. Son père ayant fondé, en 1884, une Union internationale des Compositeurs et organisé des festivals au Trocadéro, il y fit entendre une cantate de *Léda* sur des vers de M. Henri Lavedan, qui lui fournit aussi le poème de *Kérim*, un opéra exécuté deux fois, et de quelle façon, grands dieux ! sur le théâtre du Château-d'Eau, en 1887. Telles étaient les productions qu'il avait pu soumettre au grand public, avant *le Rêve*, en y ajoutant quelques œuvres entendues dans les réunions restreintes de la Société nationale de Musique, autrement dit « Société du doigt dans l'œil ».

Voilà ce qu'était M. Alfred Bruneau il y a dix ans, à la veille de l'apparition du *Rêve*. Aujourd'hui il en est, je vous l'ai dit, à son quatrième grand ouvrage, et doit sûrement se féliciter de ne pas être allé faire son stage académique à Rome. Il a eu, je le sais, ou beaucoup de chance ou beaucoup de flair en se tournant du côté de M. Zola, qui, jusque-là, paraissait peu épris de musique; en se faisant agréer par lui, en obtenant de mettre d'abord en musique deux poèmes tirés du *Rêve* et de *l'Attaque du Moulin*, en produisant ensuite avec lui, dans une collaboration beaucoup plus intime, et *Messidor* et *l'Ouragan*. Quatre ouvrages de cette importance en dix ans, cela peut compter, et ils ne sont pas nombreux, les anciens prix de Rome en musique auxquels advint cette aubaine. Je sais bien ce que vous allez dire : que tout ici n'est pas une affaire de chance et que M. Bruneau possède un talent plus personnel, a des vues plus neuves, des idées plus originales que la plupart de ses camarades qui se sont acharnés à remporter le prix de Rome, et que c'est peut-être bien pour cela même qu'il y a renoncé. Je vous l'accorde et ne vous démentirai pas. Mais enfin, convenez que si M. Bruneau s'était obstiné à vouloir aller à Rome au lieu de se détourner de la route académique et d'aller demander des conseils à l'auteur des *Béatitudes*, comme le faisaient tant d'autres jeunes musiciens épris d'indépendance, il aurait peut-être perdu ce qu'il y avait en lui d'audacieux, de personnel; qu'il n'aurait peut-être pas pu saisir au vol l'occasion de se lier avec M. Émile Zola, qu'il admirait de longue date, et que, dès lors, il en serait peut-être encore à chercher son premier livret d'opéra. Bien heureux si, comme tant d'autres prix de Rome, il l'obtenait vers les cinquante ou soixante ans !

Les auteurs de *l'Ouragan*, en gens de réflexion qui n'agissent pas à la légère, ont voulu, sur le point de lancer leur ouvrage, avertir le public de ce qu'ils avaient désiré faire, et plutôt que de nous substituer à eux, mieux vaut les laisser nous dire eux-mêmes, sous le couvert de leur éditeur, quelle fut la genèse de leur œuvre et quel but ils visaient en l'écrivant, quel est aussi leur idéal esthétique en fait de drame musical. Lisez donc avec toute l'attention qui convient cette commune profession de foi :

« Les deux auteurs, MM. Alfred Bruneau et Émile Zola, le musicien et le librettiste, sont partis de cette idée d'une œuvre très simple, très une, très grande, dans laquelle ils mettraient aux prises les passions humaines déchaînées, poussées à leur paroxysme.



Cliché Mairet.

RICHARD (M. Bourbon) GERVAIS (M. Dufrane)

ACTE Ier



Cliché Reutlinger.

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

L'OURAGAN

Mme Delna. — Rôle de *Marianne*



Cliché Mairet. LANDRY (M. Maréchal) RICHARD (M. Bourbon) *Décor de Jusseaume.*

L'OURAGAN. — ACTE Ier

D'abord l'amour, et dans l'amour les diverses amours : l'ingénu et le chaste, le passionné et le sensuel, le dominateur et le farouche, et, avec l'amour, naturellement, les troubles de l'être qui l'accompagnent : le désir, la volupté, la jalousie. Ensuite, les autres passions, les autres sentiments : les cœurs qui se sacrifient, les cœurs que rien ne dompte, la tendresse, la bonté, l'orgueil, la haine, la pitié, l'horreur, tout ce qui est le meilleur de l'homme et qui peut en devenir le pire. Et la pensée des auteurs a donc été de prendre ainsi tous ces facteurs du drame humain, de les pousser à leur expression la plus tragique, de les exaspérer et de les heurter dans une action, la plus nette et la plus décisive possible. De l'essence d'humanité, si l'on peut dire. C'est l'ouragan de nos passions qui, tout d'un coup, sans raison, souffle dans notre ciel bleu, dans le train ordinaire de notre vie, qui saccage et emporte tout, jusqu'au retour du joyeux soleil, nous laissant dévastés, saignants, devant l'existence qui recommence. L'horizon de nouveau se déroule, le voyageur se remet en marche pour l'infini, pour l'inconnu des vastes mers.

« Cet ouragan humain, la soudaine rafale de passion, de folie et de crime qui parfois nous ravage, les auteurs ont voulu lui donner pour cadre un ouragan des éléments eux-mêmes : le ciel clair qui brusquement devient noir, le vent qui hurle en tempête, la mer démontée qui engloutit les barques, jusqu'au moment où le ciel se remet à resplendir sur la mer calmée, ensoleillée. Et, dès lors, le sujet et le milieu étaient fixés, ils n'ont plus eu qu'à créer deux frères, deux sœurs, à les jeter dans une situation qui les affole et les brise, puis à dénouer cette situation sans issue par l'éternel recommencement de la vie, l'éternel voyage. L'action se passe, dit le poème, « dans l'île de Goël ». Il est inutile de chercher cette île sur la carte, on ne l'y trouverait pas. Elle est partout et nulle part, l'intention des auteurs a été de la situer dans le temps et dans l'espace, pour qu'elle soit de toutes les nations et de toutes les époques. Il leur a semblé que leur drame humain gagnerait en simplicité, en clarté et en force, à rester de l'humanité pure, qu'aucune contingence ne complique ni ne date. Leur île est là-bas, où des couples aiment, souffrent, pleurent et espèrent, dans la tourmente de leurs cœurs et des éléments. Cela ne suffit-il pas à l'envolée lyrique, cette continuelle bataille où nous laissons tout notre sang et d'où nous repartons sans cesse avec un nouveau chant d'espérance ? »



Cliché Mairet. RICHARD (M. Bourbon) ACTE II MARIANNE (Mme Delna)

Mais cette sorte de profession de foi ne serait pas complète si l'on ne cherchait le développement de ces idées, ici très ramassées, dans les longs articles que les deux auteurs ont publiés, il y a quatre ans, à la veille et au lendemain de *Messidor*. A entendre M. Zola, dont les opinions sur la musique avaient au moins l'attrait de la nouveauté, car c'était un converti de la veille, nos librettistes modernes ont étrangement abusé de la légende, parce que Wagner en a abusé avec génie, et, pour que la légende nous captive, il « faut qu'elle se fonde sur des sentiments largement humains » ; sans quoi, ce n'est que la mise en scène de croyances plus ou moins superstitieuses, de traditions plus ou moins compliquées, et elle apporte un véritable ennui. Quant à la musique proprement dite, ajoutait l'auteur de *Pot-Bouille*, elle a suivi l'évolution du théâtre contemporain, de la pensée contemporaine, et pour émouvoir, pour intéresser, il faut qu'elle apporte un écho des désirs et des souffrances qui troublent les hommes et les femmes d'aujourd'hui, au lieu de s'en tenir à des sujets vieillots et languissants ; enfin, la formule wagnérienne est à ses yeux la meilleure des formules... à condition d'en sortir.

Après M. Zola, M. Bruneau nous avait dit qu'il voulait, lui, unir, aussi intimement que possible, la musique au poème de son choix, en dessinant de façon très différente les divers personnages, chantant les uns et les autres selon la logique de leurs caractères, selon la vérité du drame, et son but était déjà, comme il l'est toujours, « d'écrire librement, sans souci des querelles d'écoles, une partition d'indépendance et de franchise où, en toute fidélité, se reflète l'esprit de notre race, où le besoin d'imprévu et de nouveau, mais aussi de saine raison et de belle clarté qui reste en nous soit satisfait ». M. Bruneau était donc parfaitement d'accord avec son collaborateur, et quant à la nécessité de traiter en musique uniquement «les sentiments fondamentaux de l'âme humaine », et quant à la façon d'utiliser en pays latin les procédés et les innovations de Wagner, sans servilité, en essayant même de les étendre et de les renouveler. Mais ces idées-là sont-elles aussi nouvelles que les deux collaborateurs aiment à se le figurer ? Quel est le musicien créateur, vraiment digne de ce nom, qui n'a pas eu devant les yeux le même objectif? Quel est le poète, quel est le librettiste, pour employer un mot moins ronflant, qui soit rétrograde au point de ne pas chercher à exprimer, dans son drame et dans ses vers, des sentiments généraux de l'humanité ?

Voilà donc ce que MM. Alfred Bruneau et Émile Zola ont eu l'ambition de faire, aussi bien dans *l'Ouragan* que dans *Messidor* ; à présent, voyons ce qu'ils ont fait. Le livret d'abord : Dans cette île de Goël, purement imaginaire et dont les côtes

Cliché Mairet. LANDRY (M. Maréchal) MARIANNE (Mme Delna) RICHARD (M. Bourbon) *Décor de Jusseaume.*

L'OURAGAN. — ACTE II



Cliché Mairet. Décor de Jusseaume

DÉCOR DE L'ACTE III. — *La Chaumière de Marianne*

hérissées de rochers évoquent les aspects les plus sévères de la vieille Armorique, il est une baie délicieuse où poussent en abondance les plantes les plus rares, une façon d'Éden perdu au milieu de contrées tristes et sauvages ; dans cet Éden même se dresse un arbre quasi miraculeux qui a le don d'enivrer les amants, de les protéger aussi contre toute poursuite, et nul, dans cette île de rêve, n'oserait faire violence à qui s'est réfugié sous l'arbre de vie et d'amour. Dans cette île qui échappe à toute juridiction humaine et flotte sans doute au caprice de la mer, deux familles ont lutté de tout temps pour conquérir la suprématie sur de simples pêcheurs. L'une de ces familles est comme anéantie; elle n'est plus représentée que par deux frères, dont l'un, Richard, est un hardi marin, qui voyage au loin, tandis que l'autre, Landry, violent et corrompu, touche à la ruine et maltraite sa femme, la malheureuse Jeanine, créature d'amour et de séduction, sensuelle et capricieuse, pour qui tous les hommes ne font que s'entre-tuer. Elle est la sœur de Marianne, et Marianne, qui personnifie ici la force et la domination (car c'est elle qui règne sur tout ce monde de pêcheurs), n'a marié Jeanine à Landry que pour amener celui-ci au dernier degré de la faiblesse, tandis qu'elle éloignait Richard, Richard qu'elle aimait et qui aimait Jeanine, en sentant bien que celui-là seul aurait été capable de résister à son autorité grandissante. Et tout marche dans l'île ainsi que le souhaitait Marianne, sa fortune et son ascendant progressant de jour en jour, à mesure que Landry s'avilit dans la débauche et que Jeanine s'effondre dans les pleurs.

Mais voilà que les vents qui présagent la tempête ramènent Richard dans cette île, et ce « voyageur éternel », comme on l'appelle, est accompagné d'une petite enfant sauvage dont il a préservé la vie et qui s'est attachée à lui de tout son cœur: mettez que cette petite fleur ou ce léger oiseau des tropiques, au lieu de s'appeler Lulu, s'appelle Mignon. Richard, à peine débarqué, empêche son frère Landry de rouer de coups Jeanine; immédiatement l'amour se réveille au cœur de Jeanine et de Richard, et celui-ci, pour sauvegarder sa bien-aimée, l'entraîne sous l'arbre protecteur où leurs doux souvenirs d'enfance, et leurs premières caresses, et leurs juvéniles tendresses les plongent bientôt dans un délicieux oubli de toutes choses. Mais Marianne, mordue par la jalousie, tourne autour d'eux; elle-même amène Landry au pied de l'arbre et lui montre sa femme et son frère perdus dans leur rêve, et l'ouragan qui gronde depuis le commencement du drame est tout près d'éclater.

Marianne a recueilli chez elle, la nuit, Jeanine et Richard; elle livre à celui-ci un dernier assaut et lui propose de partager à la fois son amour et son pouvoir. Mais Richard a promis à Jeanine de l'emmener aux radieux pays de lumière et de sérénité: il repousse Marianne, qui fait un signe à Landry. Landry, fou de jalousie, se précipite sur son frère, qui refuse le combat, et va pour le frapper, quand, subitement, Marianne se redresse et plonge un couteau dans le cœur de Landry. Plutôt que de voir tomber l'homme qu'elle aime, elle a donc frappé le meurtrier qu'elle-même avait mis sur le chemin de Richard; mais à quoi bon ce meurtre, accompli au milieu de l'ouragan des cœurs et de la nature entière, puisque Richard doit toujours partir avec Jeanine ? Heureusement que celle-ci n'est qu'une enfant de caprice et de désir; à peine a-t-elle goûté d'une joie ou d'une jouissance qu'elle s'en lasse, et la voici qui recule à l'idée de suivre Richard en ses lointaines croisières. La voix de Lulu, tout à coup, se fait entendre au milieu du calme et de l'éclat du jour naissant; elle appelle Richard vers les régions lumineuses d'où il n'aurait jamais dû revenir, et lui-même, attiré par le chant de l'oiseau voyageur, s'en retourne aux radieux pays parfumés et laisse les deux femmes en deuil sur la triste plage de Goël. Il a passé, le sombre voyageur, tel l'ouragan dévastateur, et ne laisse après lui que ruines et tristesses amoncelées.



Cliché Manuel — LULU (Mlle Guiraudon) RICHARD (M. Bourbon) — JEANINE (Mme Raunay) — MARIANNE (Mme Delna) — Décor de Jusseaume.

L'OURAGAN. — ACTE IV

Le livret connu, parlons à présent de la partition. Depuis qu'il a su prendre une situation très en vue et quoique le succès ne l'ait pas toujours récompensé de son dur labeur, M. Bruneau est en butte à des attaques parfois excessives et d'ailleurs assez vaines, car elles n'empêchent pas qu'il ne soit un des compositeurs de ce temps-ci dont les efforts sont les plus intéressants à suivre. Il est difficile, je le reconnais, de demeurer indifférent en face de sa musique, et ceux qui ne l'aiment pas le lui font bien voir; ils n'ont pas désarmé depuis *le Rêve*, même après *l'Attaque du Moulin*, où l'on retrouvait cependant d'anciennes coupes, bien inattendues sous la plume de l'auteur du *Rêve;* ils désarmeront moins que jamais après *l'Ouragan*. Ce qui m'a toujours plu chez M. Bruneau, ce qui me plaît encore chez lui, malgré les duretés d'harmonie et les violences auxquelles il s'abandonne, c'est la fraîcheur et le charme qui se dégagent de certaines de ses pages; c'est le sentiment de la nature qu'il me paraît bien difficile de lui refuser après des tableaux aussi clairs, aussi lumineux que ceux du Clos-Marie dans *le Rêve* et de la baie de Grâce dans *l'Ouragan*.



Cliché Mairet. MARIANNE (Mme Delna) LANDRY (M. Maréchal)
ACTE III

Pour *l'Ouragan*, comme pour *Messidor*, il a édifié une forte partition dont la base orchestrale, solide et massive, supporte la partie vocale ou, pour parler plus exactement, le débit de la prose courante notée, sans une répétition de mot, avec des duretés inévitables et de cruels hiatus; ce système, appliqué avec vigueur, produit pour chaque acte un ensemble d'une cohésion parfaite, mais épais, où l'oreille prend plaisir à chercher sous cette orchestration touffue et dans ce dialogue déclamé, toutes les intentions dramatiques, poétiques, descriptives et philosophiques que l'auteur y a réunies en abondance. Ici les motifs caractéristiques étaient d'une utilité absolue, à condition d'acquérir, dans la trame symphonique qui les enserre, tout le relief indispensable, et j'ajouterai qu'avec les procédés que M. Bruneau pousse à leurs extrêmes limites, il n'y a plus, comme il le désire, de phrase ou de morceau que l'on puisse juger isolément. Il se dégage d'une scène entière, ou de tout un acte, une impression plus ou moins forte qui nous touche, peu ou beaucoup, qui peut même rester sans effet, selon la disposition d'esprit du spectateur; c'est moins l'œuvre elle-même, en un mot, que l'atmosphère musicale où elle se meut, qui agit sur nous.

Avec ce mélodrame foncièrement symbolique qui se déroule en dehors de toutes conditions normales, dans un pays chimérique où l'on entend des voix sans voir âme qui vive, où les gens s'égorgent sans que nul n'en prenne cure et qui, de plus, est écrit dans une prose qui n'a rien de prosaïque, un peu déconcertante, à vrai dire, dans la bouche de ces rudes enfants de la mer, M. Bru-



Cliché Mairet GERVAIS (M. Dufrane) LANDRY (M. Maréchal) MARIANNE (Mme Delna) RICHARD (M. Bourbon)
ACTE III



Cliché Mairet. DÉCOR DE L'ACTE IV. — *L'Ile de Goël* Décor de Jusseaume.

neau a trouvé ce qu'il cherchait, ce qu'il pensait devoir l'inspirer ; mais il entreprenait là une tâche terriblement périlleuse et décevante en s'enfonçant davantage dans la voie où il s'était engagé avec *Messidor*. Car, remarquez-le, dans *Messidor* il y avait encore, avec tous les symboles et toutes les féeries que M. Zola y avait accumulés, une apparence d'action dramatique, une succession de tableaux descriptifs, les quatre saisons, qui pouvaient tenter et servir un musicien, tandis que dans *l'Ouragan* le compositeur devait tout tirer de son propre fonds pour prêter un intérêt musical à des conceptions symboliques qui n'en présentaient pas par elles-mêmes et ne pouvaient nullement le soutenir.

Il a dépensé dans cette entreprise une somme de talent considérable. Il faut le louer avant tout de la couleur qu'il a su donner à son orchestre, des quatre préludes symphoniques qu'il a composés au moyen de thèmes significatifs d'une expression suffisamment claire, en les développant, les modifiant, les accouplant sans relâche : il faut le louer aussi du caractère indolemment sensuel qu'il a prêté à la captivante Jeanine. La scène de reconnaissance entre elle et Richard, au second acte, est, surtout au début, d'une couleur exquise, et la figure vaporeuse de Lulu est traduite également par de charmantes et douces mélodies. La violence et la jalousie de Landry, la jalousie et l'orgueil de Marianne ont été dessinés par le musicien avec beaucoup de rudesse et d'âpreté, mais par des mouvements d'orchestre et procédés moins particuliers ; le rôle de Marianne, cependant, renferme aussi d'heureuses pages, et la première entrevue de celle-ci avec Jeanine se développe à la fin, les deux sœurs ne pensant qu'à Richard, sur un dessin tumultueux d'orchestre éminemment expressif. Au dernier acte également, le calme qui renaît dans les cœurs comme dans la nature a inspiré au musicien des pages sereines et douces : la rêverie de Marianne, avec les chœurs lointains des marins, les délicats appels de Lulu, les réconfortants adieux de Richard, le salut résigné des deux sœurs qui restent seules, attachées à la grève... Ou c'est là du meilleur Bruneau, ou je me trompe fort.

Ce drame intime, encadré par M. Albert Carré dans des décors tour à tour d'une couleur sinistre ou d'une poésie adorable (quel enchantement pour les yeux que celui du dernier acte !), est supérieurement défendu par la voix superbe de Madame Delna (Marianne), par l'organe pénétrant de Madame Raunay (Jeanine), par la voix généreuse du baryton Bourbon, dont le début fut si heureux dans Richard, par le chaleureux timbre de ténor de M. Maréchal dans Landry, par la voix vibrante de M. Dufrane, en vieux pêcheur, et par les notes cristallines de Mesdemoiselles Guiraudon, Eyreams ou Rioton, car à l'heure où j'écris, il n'a pas passé moins de trois Lulu sur la scène. Avec un pareil ensemble vocal et de tels artistes, avec un chef d'orchestre comme M. Luigini, MM. Bruneau et Zola étaient sûrs de leur affaire : ils n'avaient à redouter ni défaillance ni trahison.

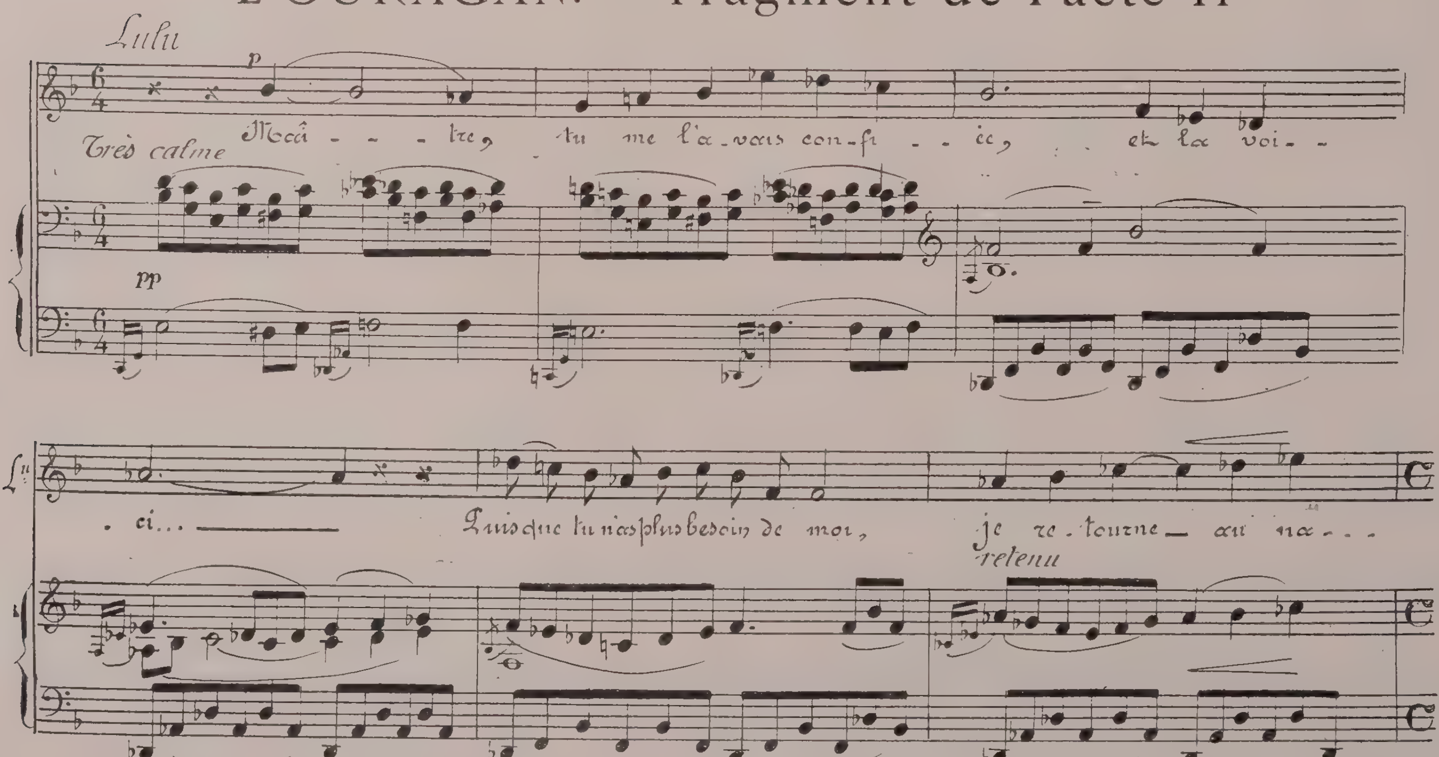
Et les deux auteurs, que les tempêtes du théâtre ne sauraient émouvoir, se sont déjà remis au travail pour préparer un nouveau drame lyrique, intitulé *l'Enfant roi*. Mais où verra-t-il le jour, ce futur enfant-roi ? Sera-ce sur les planches qui virent lever la moisson de *Messidor* ou sur celles que secouèrent les rafales de *l'Ouragan* ?

ADOLPHE JULLIEN.

Cliché Marvet.

DÉCOR DE L'ACTE II PAR M. L. JUSSEAUME

« L'OURAGAN. » Fragment de l'acte II




L.e
--vi -- re.
Ah! Que le beau temps re -- vien - - - - ne,
Largement
mf
p
et que les voiles se gon-flent,
pour que le na-vi-re nous rem -- por-te
sur la mer im -- men - - - - - - - - -se!...
f
cresc.
dim.
p
Je t'at-tends, maître, je t'at -- tends, pour le dé - - - part!
Retenu
1er Mouvement
pp
cresc.
mf
dim.



Cliché Reutlinger.
Rôle de *Nialka*
POUR ÊTRE AIMÉE. — Acte Ier. — Athénée

Mademoiselle Léonie Yahne



Mlle LÉONIE YAHNE
A trois ans

Mademoiselle Léonie Yahne est, à l'heure présente, une des comédiennes de Paris qui ont et qui méritent la faveur du grand public. Elle vient de remporter cet hiver un succès personnel considérable dans le joli rôle de Nialka, la petite reine de Stamanie de *Pour être aimée*. Mademoiselle Yahne, que nous avions déjà maintes fois applaudie et en qui nous avions dès longtemps discerné une de nos grandes comédiennes futures, s'y est révélée en pleine possession de son souple, multiple et spirituel talent. Il est impossible de composer un rôle avec un mélange plus heureux de science et de spontanéité, d'ingénuité et de malice, de tendresse naïve et de sensualité légère, d'espièglerie et de gentillesse étonnée, de grâce féline et de mutinerie jeune. Mademoiselle Yahne nous a tous ravis, sans d'ailleurs nous surprendre, car nous savions depuis des années les dons exquis de cette nature toute de finesse souriante et de charme moqueur ; nous l'avions extrêmement goûtée dans des rôles aussi divers que la « Yoyo » de *l'Age difficile*, la Thérèse de Rouvray de *Colinette*, *la reine Fiammette*, et cette petite Mimi Foy de *Petit Chagrin*, où elle fut incomparable.

Ah ! quelle exquise comédienne d'aujourd'hui ! comme elle interprète avec esprit, mesure et une nuance charmante d'émotion les menues amoureuses qui jamais ne seront de grandes passionnées et dont pourtant les tendresses légères, les élans jolis, les dépits passagers et les chagrins peu profonds sont susceptibles de nous plaire et même de nous émouvoir plus parfois que les fièvres romantiques et les lyriques amours. Il nous semble qu'en ce moment, dans des rôles comme ceux de Mimi Foy et de Nialka, Mademoiselle Yahne ne saurait craindre de rivale. Aucune comédienne, même parmi les plus reluisantes, ne les interpréterait avec plus de bonheur, d'audace tranquille et sûre de vaincre ; nous ne conseillerions même à aucune de risquer la comparaison. Aussi estimons-nous que ses qualités parti-



Cliché Boyer. Mlle LÉONIE YAHNE
A quatorze ans. — Rôle de *Marguerite*. — *HENRIETTE MARÉCHAL*. — Acte Ier. — Odéon

culières et cette maîtrise de talent qui l'ont aujourd'hui consacrée feraient de Mademoiselle Yahne l'interprète rêvée de comédies un peu artificielles, mais délicieuses, un peu apprêtées, mais adorables, telles que *la Petite Marquise*. Voyez-vous *la Petite Marquise* jouée par Mademoiselle Yahne? n'est-elle pas la femme même du rôle, cette délicieuse petite marquise coquette et ingénue, tentatrice et tentée, à coups de tête, à coups de cœur — petits coups de tête, tout petits coups de cœur — spirituelle et tendre un peu, mais pas assez pour s'attendrir; riant des autres et se moquant d'elle-même au moment où elle a presque envie de pleurer? presque envie! car elle n'a que des demi-désirs, des demi-élans, des demi-révoltes, des demi-regrets. Elle a presque envie d'être malhonnête, tout en ayant si naturellement le goût de l'honnêteté qu'au fond c'est encore elle qu'elle trompe le plus en s'imaginant qu'elle veut tromper son étrange mari, le persévérant historiographe des trouba-



Cliché Reutlinger.

Mlle LÉONIE YAHNE
Rôle de *Nialka*. — *POUR ÊTRE AIMÉE*. — Acte III. — Athénée

dours au xve siècle, le marquis de Kergazon. Dans ce rôle où Madame Céline Chaumont fut mémorable, Mademoiselle Yahne aurait un triomphe; elle nous paraît aujourd'hui la seule comédienne qui pourrait tenter cette capiteuse aventure, et tous les admirateurs de l'œuvre charmante de Meilhac et Halévy lui en sauraient un gré infini. Quand la pièce sera, comme il est immanquable, au répertoire de la Comédie-Française, nous espérons bien qu'elle y retrouvera Mademoiselle Yahne.

D'ailleurs Meilhac et Halévy, à deux reprises et bien qu'elle fût à ce moment encore presque une débutante, l'utilisèrent, devinant toutes les qualités qui destinaient Mademoiselle Yahne à devenir leur interprète de prédilection; c'est ainsi qu'ils firent reprendre pour elle, en 1890, au Vaudeville avec Dupuis, *l'Ingénue*, que ce merveilleux comédien avait créée en 1874 aux Variétés avec Madame Céline Chaumont; et peu après Meilhac demandait Mademoiselle Yahne au Palais-Royal pour lui confier un rôle dans *Monsieur l'Abbé*.

Le répertoire de Meilhac et Halévy, qui contient quelques-

unes des plus charmantes et des plus durables comédies de ce temps, reviendra par droit de conquête à Mademoiselle Yahne, et elle pourrait, si elle appartenait à la Comédie, s'y préparer en s'essayant dans telles œuvres adorables et trop oubliées du divin Marivaux, où elle ferait les délices des connaisseurs.

***

Nous étions curieux de connaître les débuts de cette artiste aujourd'hui classée parmi les toutes premières, mais dont la notoriété est, somme toute, assez récente et date de quelque six à sept ans tout au plus. Nous nous sommes présenté chez Mademoiselle Yahne, qui nous a reçu avec une parfaite bonne grâce. Et tout de suite la conversation eut ce ton charmant de camaraderie amicale tout naturel entre une comédienne et un auteur dramatique, qui se trouve être volontiers, et parce qu'il prend un agrément vif à entendre certaines artistes parler d'elles-mêmes sans contrainte, un interviewer occasionnel.

Mademoiselle Yahne habite un appartement délicieux, une bonbonnière, tout près du boulevard : « Vous voyez, me dit-elle, ce n'est pas le grand luxe, le palais, l'hôtel, les escaliers de marbre ; je suis une petite bourgeoise et j'ai des goûts très modestes ; je vis à l'écart ; je n'aime pas le bruit ; mon art seul me plaît, m'intéresse, me préoccupe, me passionne ; je ne vis que pour lui et c'est de lui que je vis. Rentrée chez moi, je me plais avec quelques amis, très peu nombreux, mais sûrs. Ils le sont de moi comme je le suis d'eux. J'ai toujours peur de faire des amitiés nouvelles. Sait-on si elles ne vous apporteront pas plus de déceptions que de joies ? avant qu'on les ait éprouvées !... »

Ici, Mademoiselle Yahne fait un geste assez mélancolique. Cette philosophie un peu désenchantée m'étonne et peut-être aurais-je poussé l'indiscrétion jusqu'à prier Mademoiselle Yahne de m'en indiquer — oh ! lointainement ! — les raisons, quand je suis rappelé à la plus stricte réserve par des abois furieux. J'ai devant moi une paire de chiens sans bienveillance qui m'honorent d'un touchant duo de véhémentes vociférations.



Cliché Otto. Mlle LÉONIE YAHNE
Rôle de *Fiammette*. — *LA REINE FIAMMETTE*. — Acte II. — Odéon

Leur maîtresse a toutes les peines du monde à leur imposer un silence relatif, et elle me les présente : « Le noir, c'est Mica ; le blanc, c'est Fanfan, deux bêtes que j'adore, comme toutes les bêtes d'ailleurs ; j'ai la passion des bêtes. — Assez ! Mica — c'est tout naturel, n'est-ce pas ? comme je suis moi-même un peu ours, ajoute en riant Mademoiselle Yahne. — Assez ! Fanfan ! — Excusez-les, ils sont étonnés sans doute ! un étranger ! Comme il ne vient guère ici que des amis de longue date et qui les gâtent, ils expriment un peu bruyamment leur surprise. — Ah ! et puis voici Coco, mon perroquet, un perroquet plein de tact et de savoir-vivre. »

En effet Coco s'abstient de toute enquête indiscrète relative à mon déjeuner et je puis, sans être dérangé, demander à Mademoiselle Yahne l'histoire de sa carrière dramatique, de ses débuts.

« Mes débuts ? Si je commençais par mes débuts dans l'existence ? Ce n'est pas remonter au déluge, je vous prie de le croire. Je m'appelle de mon vrai nom Léonie Jahn ; je suis née à Versailles. Évidemment le destin aurait pu me choisir comme lieu de naissance une ville mieux en rapport avec mes goûts, ma nature, mes façons d'être ; mais il aime les contrastes et se plaît au paradoxe ; il a trouvé spirituel de faire naître Yoyo (Yoyo, c'est moi ! oui, depuis que j'ai joué la Yoyo de *l'Age difficile*, tous mes amis m'appellent Yoyo, sans même me demander la permission), de faire naître Yoyo, donc, dans ce grand, froid, triste, royal, solennel, guindé, empesé Versailles. Enfin je ne l'ai pas fait exprès !

« J'ai été élevée au pensionnat de Grandchamp, un pensionnat qui mérite d'être mentionné dans les annales dramatiques, car c'est là aussi que notre géniale Sarah Bernhardt fit ses études. C'était d'ailleurs un pensionnat rêvé pour les futures comédiennes, car on nous y faisait jouer la comédie. Vous avouerai-je que depuis je n'ai jamais connu les *tracs*, les tracs épouvantables, qui me prenaient à cet âge ? Oh ! tant qu'il ne s'agissait que de donner de la voix dans la coulisse et de chanter derrière la toile, ça allait bien ; ça allait même le mieux du monde ; mais lorsqu'il fallait entrer en scène, affronter les regards pourtant bien indulgents de ce public exceptionnel de parents et d'amis, plus personne. Il m'était impossible de vaincre mon émotion ; je *ratais* mon entrée avec une superbe inconscience de mes responsabilités et laissais en plan mes camarades sans la moindre vergogne. On avait beau venir me sermonner, me remonter, me faire honte, me menacer même, j'étais butée ; je n'entendais rien ; je ne voulais rien entendre et me contentais de sangloter dans mon coin. Heureusement depuis j'ai fini par triompher de cette timidité ridicule ; sinon, c'en était fait de ma carrière et la petite Léonie Jahn ne serait pas aujourd'hui cette Léonie Yahne que vous voulez bien tenir pour une artiste de quelque talent.

« A treize ans j'avais mon certificat d'études, oui monsieur, tout comme une autre ; mais dès ce moment je me sentais attirée



Cliché Otto.

Mlle LÉONIE YAHNE

Rôle de *Fiammette.* — *LA REINE FIAMMETTE* (Acte III)

ODÉON



Clichés Reutlinger. Mlle LÉONIE YAHNE

Rôle de *Yoyo.* — *L'AGE DIFFICILE.* — Gymnase



Mlle LÉONIE YAHNE

Rôle de *Gotte des Trembles.* — *LA DOULOUREUSE.* — Vaudeville

irrésistiblement vers le théâtre. Aussi, avec cette crânerie que l'on a remarquée et goûtée dans certains de mes rôles, n'hésitai-je pas à me présenter au Conservatoire, à l'âge de quatorze ans et demi. Éliacin, lui-même! Aux examens d'admission, je passai dans *Lady Tartufe*, la scène du chien, que j'avais travaillée à fond avec l'excellente Madame Richault. Perrin, le directeur de la Comédie-Française, me remarque; Perrin plaide pour moi; il me trouve des dispositions; il voudrait que l'on me reçût. On lui objecte mon âge; on me trouve trop jeune. « Mademoiselle, vous repas- « serez! »

« Je repassai en effet, un an plus tard, après avoir suivi les cours profitables de M. Guillemot, professeur incomparable. Je venais de perdre mon père; j'étais en grand deuil; je dus jouer de la façon la plus triste ma scène des *Femmes savantes.* Toujours est-il que sur les seize places vacantes, le jury ne trouva pas moyen d'en mettre une à ma disposition. Je fus encore ajournée, mais cette fois je décidai de ne plus me représenter et sur l'avis de Delaunay lui-même, qui m'avait eue comme auditrice et qui me dit alors: « Vous n'avez plus rien à « apprendre au Conservatoire », je renonçai définitivement aux sages conseils qui m'eussent été prodigués dans cette vénérable maison. »

J'interromps un instant Mademoiselle Yahne pour la féliciter d'avoir échappé par miracle aux dangers de cet enseignement que certaines gens déclarent aussi pernicieux que national.

« Oui, reprend-elle en souriant, je fais partie de la grande famille — si sympathique! — des *retoqués* du Conservatoire! Et comme vous voyez, je ne m'en porte pas plus mal — au contraire.

« Je venais donc d'être refusée au Conservatoire et j'avais seize ans. J'étais impatiente de travailler, de monter sur les planches; je me sentais le feu sacré. C'est à ce moment que se place l'histoire mirifique de ma grande et unique tournée. Car — circonstance assez rare — je n'ai jamais fait de tournée; j'ai joué à Aix et à Royan, en représentations; une fois à Dieppe; quinze fois à Bruxelles *Petit Chagrin;* et voilà, avec mon séjour en Russie dont nous allons reparler, tout l'historique de mes déplacements; pas la moindre tournée, à l'exception de celle que j'ai faite à mes tout-débuts et qui vaut une mention très spéciale.

« J'avais un camarade, un très gentil garçon, Paul Fromet, qui s'avisa d'organiser une tournée de *Paul Forestier* et de m'y confier le rôle de Camille, *cousine de Léa, pupille de Forestier*, comme dit la brochure, rôle qui avait été créé par Baretta, à la Comédie, en 1868. Naturellement j'acceptai avec joie, avec enthousiasme; jouer la comédie et voyager, quel beau double rêve! Fromet fit la même



Cliché Mathieu-Deroche.

Mlle LÉONIE YAHNE

Rôle de *Jacqueline.* — *LES DEMI-VIERGES.* — Athénée



Clichés Reutlinger. Mlle LÉONIE YAHNE

Rôle de *Roxane*. — *CYRANO DE BERGERAC*. — Porte-Saint-Martin



Mlle LÉONIE YAHNE

Rôle de *Mimi*. — *PETIT CHAGRIN*. — Gymnase

proposition à d'autres tout jeunes gens et toutes jeunes filles qui acceptèrent également et l'on partit en riant et chantant. L'aîné d'entre nous avait vingt-deux ans et la troupe tout entière, hommes et femmes, n'avait pas cent ans! Heureux âge! Insouciance adorable! Nous avions l'air d'une tournée scolaire, d'un vol d'écoliers en rupture de tréteaux faisant les planches buissonnières.

« Le début fut charmant. Nous jouâmes *Paul Forestier* comme des amours à Amboise, Blois, Loches, le Blanc, Châteauroux; dans la journée nous visitions les admirables châteaux de la Loire; j'en ai gardé un souvenir enthousiaste. Nous arrivâmes ainsi à Tours, où nous devions jouer pour la huitième, hélas! et dernière fois. Nous avions fait des recettes dérisoires et nous étions absolument dénués de ressources. J'avais l'air si gosse qu'un Tourangeau galant crut devoir m'offrir... une poupée. Mais m'en eût-il envoyé tout un harem que son amabilité n'eût pas arrangé nos affaires. Nous étions en panne à Tours, aussi parfaitement incapables de continuer notre voyage que de rentrer à Paris. Vous l'avouerai-je ? nous dûmes revenir avec des billets d'indigents que l'on nous délivra à la mairie... C'était le bon temps!

« Mais laissons le roman comique et revenons à la réalité. J'avais renoncé au Conservatoire; je pris mon courage à deux mains — deux toutes petites mains, comme vous voyez, — et j'allai trouver Porel, qui dirigeait l'Odéon. Je passai une audition fort émouvante dans *le Verre d'eau* de M. Scribe; je récitai de mon mieux *la Prière d'Esther* et je fus engagée aux appointements somptuaires de cent francs par mois. Ce n'était évidemment pas le Pérou, mais j'étais bien contente. Je jouai l'Isabelle des *Ménechmes* (j'avais encore un tel *trac* que Porel dut me pousser par les épaules pour me faire entrer en scène) et créai l'Innocent de *l'Arlésienne*. Ce fut un succès, mon premier succès; on joua la pièce trente-huit fois.

« Mais l'Odéon ne nourrissant pas son ingénue, j'écoutai les propositions qui m'étaient faites par Vizentini pour le Théâtre-Michel de Saint-Pétersbourg. Il m'offrait à de beaux appointements un engagement de plusieurs années; j'en avais besoin; j'acceptai. Porel me fait un procès; il le perd; il va en appel; il le perd encore!; mais — ô chinoiseries judiciaires! — je dus tout de même lui payer une amende de mille francs pour des raisons très obscures; j'avais dix-sept ans; j'étais parfaitement inconnue, et je gagnais chez lui cent maigres francs par mois! O art!

« Je restai en Russie jusqu'en 1890. Ce fut pour moi une discipline excellente, et mon séjour au Théâtre-Michel me rompit à toutes les difficultés de notre terrible métier. Tenez, la même semaine, il m'est arrivé de jouer Marthe de Moisan dans *la Souris* (le rôle de Reichenberg), *Durand et Durand*, le rôle de Samary dans *l'Étincelle* et Mathilde



Mlle LÉONIE YAHNE
A dix-huit ans. — En officier russe

du *Caprice!* Tout simplement! Quand on a été à cette école pendant quelques années, on peut sans crainte revenir à Paris et y risquer toutes les parties; on est assouplie et l'on peut alternativement jouer *Colinette* et *Fiammette*, comme il m'est arrivé.

« Mes rôles de là-bas? Outre ceux que je vous ai cités, j'ai joué dans *Montjoye*, *Georgette*, *l'Age ingrat*, *Sapho*, *Numa Roumestan*, *Nos Intimes*, *Henriette Maréchal*, *Fanny Lear*, *Julie*, *Dalila*, *Gerfaut*, *le Bonheur conjugal*, etc. Je tiens à vous rappeler aussi, comme vous le signalait récemment Guitry, mon petit rôle de Nana, dans *l'Assommoir*. Y avais-je assez l'air d'une traînée! Le pompier de service était amoureux fou de moi; j'étais nature. Mais mon gros succès à Saint-Pétersbourg, ce fut *la Souris*, et, à l'occasion de ce rôle de Marthe, je reçus de la haute société russe les compliments les plus flatteurs et de vifs témoignages d'admiration.

« Mais si charmants que soient l'accueil et la vie que l'on fait aux comédiens français — et surtout aux comédiennes — dans la capitale des tsars, Pétersbourg n'est pas Paris et j'avais hâte de revenir m'essayer sur une grande scène parisienne, maintenant que j'étais en possession de mon art et que j'avais connu la joie des premiers grands succès.

« Albert Carré m'avait écrit en Russie pour m'offrir d'aller jouer *le Monde où l'on s'ennuie*, *l'Ami Fritz*, *les Fourchambault* à Aix-les-Bains. J'acceptai et n'eus pas à m'en repentir; ce fut une expérience heureuse. Mais, circonstance autrement intéressante pour moi, Albert Carré, trois jours après mon retour, m'engageait au Vaudeville pour la saison 1890-91. Depuis ce moment je n'ai pour ainsi dire pas quitté Paris, et les très grands efforts que j'ai faits en vue de mon art ont pu enfin être appréciés.

« Ce n'est pas que mes débuts au Vaudeville aient bénéficié d'une publicité extraordinaire; ils eurent lieu — ah! que modestement — un jeudi, en *matinée*, — parfaitement! — dans *Un Monsieur qui suit les femmes;* puis ce furent l'Anaïs de *la Fille terrible*, une jolie figuration dans *Madame Mongodin*, enfin *l'Ingénue* de Meilhac et Halévy, que l'on reprit avec Dupuis. Ce fut tout pour cette année-là, au Vaudeville. Comme j'avais bien réussi dans *l'Ingénue*, Meilhac me demanda au Palais-Royal pour créer *Monsieur l'Abbé;* je fus obligeamment prêtée à ce théâtre d'abord, puis à l'Ambigu, car j'ai passé à l'Ambigu! on ne le croirait pas, mais c'est ainsi! J'y ai joué avec Paulin Ménier, le grand Ménier, *le Médecin des Enfants*, oh! pas longtemps, treize fois; c'est toujours ça, n'est-ce pas?

« Entre temps, dans le monde, j'avais un vif succès dans *la Chance de Françoise*, l'exquise comédie de Porto-Riche.

« Mais j'appartenais toujours au Vaudeville et il m'arriva enfin un jour — un beau jour — d'y créer un rôle — mon premier! — celui d'Alice, dans *l'Invitée* de F. de Curel. Nous étions alors en 1893; nous voici en 1901. Toute ma carrière dramatique véritable tient donc en ces huit années. Voyez-vous! il ne faut jamais se décourager; les débuts sont interminables, impatientants; mais, une fois qu'on est parti, ça va vite, très vite; on met les étapes doubles.

« Et cependant — nouvelle traverse — Porel entre au Vaudeville, où il s'associe avec Carré. Naturellement il avait gardé sur le cœur ma petite fugue de l'Odéon et, dès son arrivée chaussée d'Antin, il me fait résilier. Je vais frapper au Gymnase, dirigé alors par MM. Massé et Abraham, et ils m'engagent pour la saison 1894-95. J'y débute avec succès dans le rôle d'Huguette, de *Famille*, l'amusante pièce d'Auguste Germain, qui tint longtemps l'affiche.

« Le Gymnase change de direction et passe à MM. Porel et Carré; j'y reste cependant; à partir de ce moment — par un hasard heureux — je ne joue plus que dans des pièces qui toutes connurent les gloires de la centième et furent de très gros succès de presse et de public: *Pension de Famille*, de Donnay; *l'Age difficile* de Lemaître, où je créai le rôle de Yoyo, dont le nom m'est resté dans l'intimité; enfin *les Demi-Vierges* de Prévost; le rôle de Jacqueline y était encore possible; j'y criais: « On ferme! »; heureusement les spectateurs de 95 n'avaient pas vu *l'Assommoir*, version Porte-Saint-Martin-Guitry!

« Toutes ces pièces avaient été données sur la scène du Gymnase; mais les deux théâtres étant siamois, je revins au Vaudeville, d'où m'avait exilée le farouche Porel, créer Alice Guénosa dans *Viveurs*, de Lavedan. Retour au Gymnase dans *Villa Gaby* de Gandillot (octobre 96); puis *Idylle tragique* de Paul Bourget et Decourcelle, où je jouai Madame de Chésy; nouvelle passade au Vaudeville, où j'eus la joie de créer le délicieux, mais terriblement scabreux, rôle de Gotte dans *la Douloureuse* de Donnay (février 97); ce n'était pas précisément un rôle commode; mais c'est une de mes prétentions de m'attaquer aux plus difficiles et de prouver la souplesse de mon talent en m'essayant dans les créations les plus diverses; en octobre de la même année, je suis la Germaine de *Jalouse;* nouveau retour au Gymnase dans le rôle de Madeleine de *Mariage bourgeois* de Capus (mars 98); puis l'on me confie le rôle de Norah dans *l'Aînée* de J. Lemaître (avril 98).

« A la fin de la saison théâtrale, je résilie, cette fois à l'amiable, avec Porel, et le 1er octobre 98, j'entre à l'Odéon, où Ginisty m'annonçait une saison théâtrale intéressante. J'y débutai dans la Thérèse de Rouvray de *Colinette*. Le 6 décembre, on donnait *la Reine Fiammette*, l'adorable comédie lyrique et féerique de Catulle Mendès, où l'on me fit fête et que j'interprétai soixante-trois fois de suite; puis, en mai 99, *Ma Bru*, qui eut plus de cent représentations consécutives.

« En octobre 99, je rentre à mon vieux Gymnase et y crée avec le succès que vous vous rappelez, le rôle de Mimi Foy dans *Petit Chagrin* de Vaucaire. Le 1er mars 1900, je joue *le Complot* de Bisson et Gascogne et, le 15 mai, je reprends, dans *Cyrano*, à côté de Coquelin, le rôle de Roxane, qui avait été créé par Maria Legault. C'est donc moi qui ai eu l'honneur de présenter l'œuvre de Rostand aux foules exotiques et polyglottes que pendant six mois nous a valu l'Exposition. Je jouai Roxane 143 fois de suite!

« Et nous voici arrivés à hier; le 25 janvier de la présente année, j'entre à l'Athénée où je crée la princesse Éva, dans *En Fête!* d'Auguste Germain, et enfin, le 27 février, la Nialka de *Pour être aimée*, où l'on a pu m'applaudir jusqu'à la fin d'avril. Et voilà! »

ROMAIN COOLUS.



Mlle LÉONIE YAHNE
Rôle de *Suzel*. — *L'AMI FRITZ*. — Casino de Royan



Cliché Boyer.

Mlle GILDA DARTHY

DU THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

Cliché Le Lieure (Rome). DON CAMMILLO RUSPOLI (Il Conte d'Albafiorita) — Cte P. TAVERNA (Fabrizio) — Possa C. DI PATERNÒ (Mirandolina) — Mese G. GUGLIELMI (Il Marchese di Forlipopoli) — Cte ROSSI-MARTINI (Un servo) — Cte L. BRUSCHI (Il cavaliere di Ripafratta)

LA LOCANDIERA

Le Théâtre dans le Monde

UNE REPRÉSENTATION DE CHARITÉ A FLORENCE



On se défie volontiers des *amateurs*, des gens du monde qui, naïvement enthousiastes de cet art difficile et séduisant de la scène, semblent poursuivre on ne sait quelle rivalité avec les professionnels du théâtre. Ici, comme dans tout, on peut dire que l'exception confirme la règle; il est des gens du monde qui pourraient aller de pair avec des artistes fort en vue, et ce qu'ils ont de moins qu'eux comme acquis professionnel et expérience des ressources scéniques, ils le rachètent par des qualités subtiles et toutes de nuances, qui les rendent tout à fait hors de pairs dans les rôles appropriés à leur caractère.

Et puis il y a autre chose encore qui donne de singuliers avantages à ces actrices improvisées, c'est leur beauté, quand elles en ont. Car, lorsqu'elle est relevée par cette grâce native et ce charme exquis et pénétrant que donne la race, cette beauté reste sans rivale.

Et sans rival est le spectacle, qu'offrent aux spectateurs, des femmes du monde qui ont à la fois le talent et la beauté. La charité fait de ces merveilles, d'autant plus inoubliables qu'elles restent plus rares. Et même ce n'est plus du THÉATRE DANS LE MONDE que je veux vous entretenir aujourd'hui, mais du MONDE SUR LE THÉATRE. Oui, de très grandes dames, avec quelques-uns de nos cavaliers les plus distingués, sont montés sur la scène pour donner eux aussi, et à eux seuls, une de ces représentations charitables que les artistes de profession savent si bien rendre fructueuses. La fleur de notre haute société italienne a joué, a dansé, a mimé sur la scène de la Pergola, de Florence, et « les Pauvres assistés à domicile » l'ont bénie, car la recette a presque atteint 20,000 francs!



Cliché G. Brogi (Florence).

CONTESSA FÀA DI BRUNO

Una Tirolese

LA FATA DELLE BAMBOLE

Aussi bien était-on venu des quatre coins de l'Italie et même de cette côte hospitalière et enchantée dont Nice est la reine. Un grand-duc de Russie avaït fait tout exprès le voyage. Le but devait rallier toutes les sympathies ; le programme séduire les plus difficiles.

En vérité on pouvait se croire revenu pour un soir à l'un de ces éblouissants spectacles de la Cour de Louis XIV, où le grand Roi ne craignait pas de se montrer lui-même, entouré de l'élite de sa cour, dans des ballets où Lulli collaborait avec Molière.

Rendons d'abord l'hommage qui lui est dû au comité qui patronna et organisa la fête. Que de gens auront béni les noms de la marquise Gerini, de la comtesse M. de la Gherardesca-Ruspoli, de la marquise G. Niccolini, la comtesse S. Pandolfini, la marquise Ginori Venturi, Madame Rita Strozzi, la princesse de Scilla, la baronne Gunderrode, la comtesse José de la Gherardesca-Fisher, la baronne Stum, la comtesse de Talleyrand, Madame Van Schaitz...

Quant au programme, on l'avait su habilement composer, non d'un défilé de morceaux quelconques, mais d'une des meilleures comédies de Goldoni, une des perles de notre beau répertoire classique, avec un des plus exquis et des plus réputés ballets-pantomimes que nos salons aient vu représenter en ces dernières années. L'une, c'était la charmante *Locandiera*, Florentine de naissance comme on sait ; l'autre, cette célèbre *Puppenfee* (la fée des poupées) que la princesse de Metternich lança à Vienne, et que Rome et Venise ont vue depuis avec ravissement.



Cliché G. Brogi (Florence). Mese FLORI DI SERRAMEZZANA (Jockey) — Cessa FÀA DI BRUNO (Tirolese) — Cessa SERRISTORI (Giapponese) — MISS ROSS (La Fata delle Bambole) — Pessa OUROUSSOW (Spagnola) — SIGN. MORETTI (Arlecchino) — Cte MASTIANI (Chinese)

LA FATA DELLE BAMBOLE

Une jolie bluette bien connue en France : *Il n'est chance qui ne retourne*, de Paul Célières, avait été choisie comme lever de rideau. Le comte Luserna, chargé du rôle de Poplieb, l'a détaillé avec une rare désinvolture. Il était entouré de la duchesse Strozzi, la comtesse Luserna, Madame Carminati et Mademoiselle Pisani, avec M. Lumbroso, excellent ensemble, spirituel comme la pièce.

Notre illustre Ermete Novelli avait dirigé les études de *la Locandiera*, qui avait été apportée toute prête de Rome par la Société d'amateurs formée par la princesse de Paternò.

Voici quelle en était la distribution :

Mirandolina (locandiera).	PRINCESSE DE PATERNÒ.
Il Cavaliere di Ripafratta	COMTE L. BRUSCHI.
Il Marchese di Forlipopoli	MARQUIS G. GUGLIELMI.
Il Conte d'Albafiorita.	DON C. RUSPOLI.
Fabrizio (cameriere).	COMTE PAOLO TAVERNA.

Vous connaissez depuis longtemps l'originale comédie de Goldoni, et ce rôle si séduisant, si difficile aussi de la jolie et coquette locandiera (hôtesse de maison garnie) Mirandolina, qui, après avoir un peu trop joué avec le feu, et enflammé, à divers degrés, trois cœurs parmi ses hôtes de passage, a la raison de donner sa main au fidèle serviteur, à l'ami sûr sous la garde duquel son père, en mourant, l'avait commise. La princesse de Paternò, dont je vous envoie une photographie merveilleuse



Cliché Le Lieure (Rome).

PRINCIPESSA DI PATERNÒ

Rôle de *Mirandolina*

LA LOCANDIERA

d'exactitude et de perfection, dans ce rôle de Mirandolina, a trouvé là un de ces triomphes dont toute artiste de profession eût pu être jalouse. Sa grâce séduisante, sa beauté rayonnante, l'éclat de son sourire, une diction parfaite, une variété continuelle d'effets scéniques, guidés d'ailleurs par une exquise distinction, tout devait répondre aux exigences multiples de ce maître rôle.

Le rôle du cavalier de Ripafratta exigeait aussi de la variété, avec beaucoup de feu et une réelle autorité : le comte Bruschi y a été excellent de tous points. Il fallait également un tact rare pour approprier à cet ensemble de fine distinction moderne les effets traditionnels du comique goldonien dans le rôle de ce marquis de rencontre qui a nom Forlipopoli, glorieux et sans le sou : le marquis Guglielmi y a été charmant, et Don Cammillo Ruspoli lui a donné en perfection la réplique dans cette continuelle rivalité du comte d'Albafiorita. Enfin, dans le personnage plus effacé, mais plus profond et difficile aussi de Fabrizio, l'homme patient et délicat qui ne voit qu'au dernier moment Mirandolina lui revenir, le comte Taverna a charmé les plus difficiles. Le comte Rossi-Martini a bien voulu jouer un serviteur et l'a su faire avec esprit.

Les costumes étaient charmants, comme la mise en scène.



Cliché G. Brogi (Florence). SIG^ina^ BERTA — C^essa^ MANCINI — P^sa^ OUROUSSOW — SIG^ina^ LAMPUGNANI — C^ina^ MONROY — SIG^ina^ DE ROSSI — SIG^ina^ GUICCIARDI

Spagnole

LA FATA DELLE BAMBOLE

Et maintenant, arrivons au ballet-pantomime, le véritable clou de la soirée. Le succès en a été tellement prodigieux que, malgré l'heure fort tardive où il commença, le public l'a presque entièrement bissé ! Vous le raconter en détail serait une tâche difficile et d'ailleurs superflue. Les photographies ci-jointes pourront cependant donner quelque idée de la ravissante réunion de beautés jeunes et éclatantes qu'il avait groupées sous nos yeux éblouis.

Voici Miss Ross, la jolie étrangère, à qui était dévolu le rôle de la fée enchanteresse à la baguette d'or, fertile en magiques évocations : sa grâce et son charme étaient incomparables. Voici, délicieusement vêtue en Japonaise, la comtesse Serristori, au sourire qui semble une caresse, au geste élégant si plein d'attrait. Voilà, automatique et docile, Miss Bassett, en bébé qui dit « papa ! maman ! », un bébé pour ensorceler de grands enfants. Puis c'est, avec son profil de Keepsake, si jolie, si gracieuse, la comtesse Fàa di Bruno, qui, dans sa tyrolienne, esquissée avec une extrême élégance en glissant sur le parquet, semblait quelque sylphide égarée sur la terre. C'est la marquise C. Malenchini, en Chinoise somptueusement parée, un bibelot rare et sans prix descendu de quelque étagère princière. C'est la princesse Ouroussow si piquante en Espagnole, et Mademoiselle de Bridieu si charmante en Orientale : mimes et danseuses remarquables toutes deux et toutes deux si jolies !

Et que dirons-nous de la partie comique ? De l'adroite soubrette que fut Mademoiselle Tchelebedaky, de la bonne mère de



Cliché G. Brogi (Florence). SIG^ina^ PORRO — SIG^ina^ FARENSBACH — SIG^ina^ KRASNOKOUTSKY — SIG^ina^ ORSINI — C^ina^ FANTONI — MARC^ina^ DUFOUR-BERTE

Bébés

LA FATA DELLE BAMBOLE



Cliché G. Brogi (Florence). CONTESSA SERRISTORI

(Giapponese)

LA FATA DELLE BAMBOLE



Cliché G. Brogi (Florence). SIGNORINA DE BRIDIEU

(Orientale)

LA FATA DELLE BAMBOLE

famille anglaise que nous apparut la belle marquise Rangoni, quand elle s'avança, précédée de son mari — c'était un Parisien, le comte Bertrand d'Aramon — et suivie de ses quatre enfants : une entrée à sensation !

Les rôles d'hommes étaient remplis, l'un par le prince Del Colle, le marchand de poupées, très amusant quand il faisait l'article ou s'affairait après ses poupées devenues indociles...; l'autre par le comte Mastiani-Brunacci, un Chinois plein de dignité ; un troisième par M. Moretti, Arlequin étonnant de verve ; un autre par le jeune marquis Flori di Serramezzana, fort amusant en jockey ; d'autres encore, par M. Lavaggi, en poète ; le comte Ginanni Fantuzzi, en Suisse ; le comte R. Costa-Righini, en paysan tout à fait plaisant et divertissant, avec Mademoiselle Fantoni, bien curieuse en paysanne. Il n'est pas jusqu'à la petite Mazzacorati, avec ses dix ans, qui n'ait mimé, avec une rare intelligence, le rôle de la petite fille qui fait la



Cliché G. Brogi (Florence).

CONT^lna^ DIGERINI-NUTI — SIGina DE ROSSI — CONTessa SERRISTORI — SIGina GUICCIARDI — CONTina ARRIVABENE — SIGina THOMPSON

Giapponesi

LA FATA DELLE BAMBOLE

cour à toutes les poupées. Enfin, j'aurais tort d'oublier le concours dévoué et modeste prêté par le marquis Malenchini, le comte C. Ginanni Cattani, le comte Fàa di Bruno, le marquis Lotteringhi della Stufa, pour achever, dans les rôles du facteur, de l'interprète, du factotum, du commis, un ensemble impeccable.

Surtout mentionnerai-je, avec le regret de ne pouvoir entrer dans le détail, le coup d'œil merveilleux, inoubliable, absolument charmeur, qu'offraient les divers corps de ballet groupés autour des principales protagonistes que je viens de nommer. Ici, le groupe charmant des Bébés en rose, et celui des Arlequins; là, ceux des Japonaises et des Chinoises, une merveille de grâce, un feu d'artifice de nuances chatoyantes ; plus loin, les Tyroliens et les Espagnoles jouant de l'éventail devant leurs yeux de velours, aux dangereuses œillades. Mais où l'enthousiasme du public fut à son comble, ce fut au moment où le cortège final a défilé, baigné des feux multicolores de la lumière électrique : spectacle féerique, alliance idéale de la beauté et de l'art... La soirée n'avait été qu'une longue ovation ; elle prit là les proportions d'un triomphe. Jamais Florence n'avait vu le pareil ; l'on en parlera longtemps dans nos salons ; et les pauvres aussi, qui en ont profité, lui accorderont un souvenir reconnaissant et ravi.

N'est-ce pas là un exemple rare à signaler aux gens du monde qui s'occupent des fêtes de charité, et capable d'intéresser véritablement les lecteurs du *Théâtre ?*

SAN-MARZIALE.



Cliché Reutlinger.

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

L'OURAGAN

Mlle J. Raunay. — Rôle de *Jeanine*



Clichés Cautin & Berger. PIED
(M. Brasseur)



BOUBOULE
(Mlle Marcelle Lender)



CABOCHE
(M. Ch. Prince)

VIVE L'ARMÉE !

Comédie en un acte, de M. PIERRE WOLFF, au Théatre des Variétés

Pris de court par l'insuccès inattendu des *Médicis*, sur qui tout le monde s'était plu à compter, et pour se donner le temps de monter à loisir l'exquise comédie de Capus, *la Veine*, qui devait dédommager le théâtre des Variétés d'un échec inexplicable, M. Fernand Samuel eut l'idée de reprendre une très amusante comédie-vaudeville d'Albin Valabrègue, *le Premier Mari de France*. Mais ces trois actes spirituels avaient déjà tenu l'affiche plus qu'honorablement et peut-être n'avaient-ils plus en eux de quoi se suffire. Aussi, le sympathique directeur des Variétés décida-t-il de corser son spectacle d'un acte inédit et sensationnel qu'il donnerait en fin de soirée, et il eut le bon esprit de le demander à Pierre Wolff. L'heureux auteur du *Béguin* lui donna *Vive l'Armée !*

Pour être l'une des plus courtes, *Vive l'Armée !* n'est certes pas une des comédies les moins gaies de M. Pierre Wolff, qui, cependant, n'en est plus à compter les succès de franc rire.



Cliché Cautin & Berger. PIED BOUBOULE

Pied. — Tu m'écoutes-tu ?

Nous sommes chez Mademoiselle Bouboule. Le théâtre représente une pièce d'un luxe bourgeois, pourvue de trois portes utiles, donnant l'une sur l'antichambre, les deux autres sur des chambres d'usages divers. Il y a, en plus, une fenêtre importante, garnie de larges rideaux glissant sur tringle et derrière lesquels, le cas échéant, une personne ingénieuse et prise au dépourvu pourra fort bien dissimuler la présence illicite d'un individu gênant. Cela posé (et, avec l'aide de machinistes expérimentés, quelques minutes suffisent), le drame-bouffe auquel nous sommes conviés va se dérouler sans encombre.

Mademoiselle Bouboule est une excellente fille qui a sur la vie des idées très saines. Elle estime d'abord qu'il faut vivre, et, comme elle ne tient pas à s'abîmer les yeux, pour des gains dérisoires, sur des dentelles arachnéennes, elle autorise le nommé Caboche, bon bourgeois suffisamment cossu, à lui offrir le nécessaire sous forme de mensualités convenables. En revanche, elle lui prodigue les tendresses les moins spontanées, mais les plus dociles, aux heures choisies par cet excellent homme pour sacrifier à l'amour.



Cliché Cautin & Bergér. PIED BOUBOULE

BOUBOULE. — Tais-toi.
PIED. — Le Pékin !.., bon sang ! où est mon sabre... ?

Heureusement, ces heures ne sont pas vingt-quatre par jour et nuit, ce qui permet à Bouboule de s'offrir des distractions supplémentaires. Aussitôt que le nommé Caboche a le dos et le front tournés, Mademoiselle Bouboule fait signe à l'ami de son cœur, et l'ami de son cœur, celui qu'elle aime pour lui-même, parce qu'il est beau, parce qu'il est magnifique, parce qu'il est épique, c'est Pied.

Pied appartient à l'armée française. Pied fait partie du noble corps des cuirassiers, à titre — flatteur — de cavalier de seconde classe. C'est un type admirablement saisi de brave garçon, d'idiot épais, de paysan devenu farce au contact des camarades. Pied est tellement bête qu'il n'a aucun étonnement d'être devenu l'amant de la jolie Bouboule, et il est tellement élémentaire qu'il pense d'abord à se faire nourrir avant de proférer la moindre parole d'amour: « J'crève d'faim ! », tel est son refrain favori.

Cliché Cautin & Berger. BOUBOULE PIED

PIED. — Coup de pointe en avant! une... deusse... Coup de côté à gauche... une... deusse.

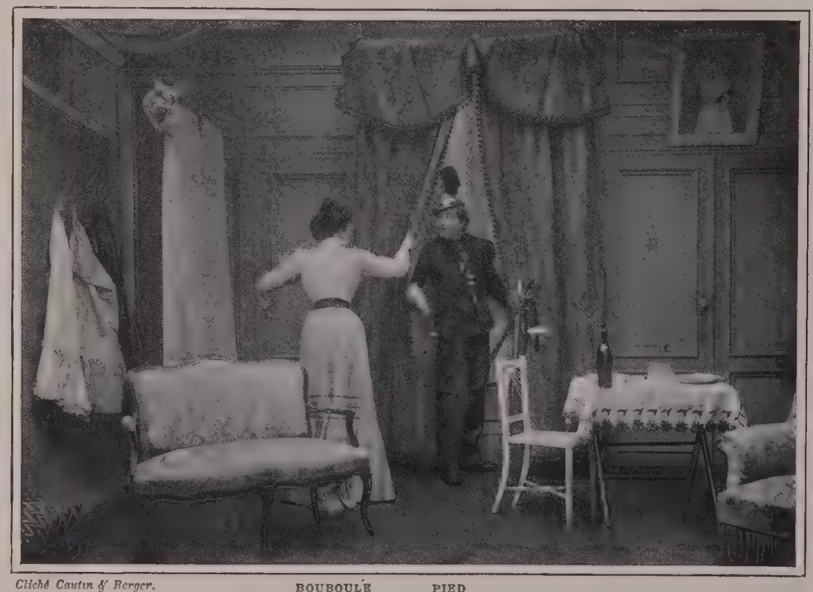
Le rideau se lève sur une de ces scènes idylliques. Caboche a eu le bon goût de filer et de prendre un train opportun pour quelque localité indécise. Pied et Bouboule sont seuls; Pied, épanoui de plaisir à l'idée du bon petit gueuleton qu'il va s'offrir dans le bon petit intérieur de sa Bouboule, avant de passer aux voluptés extra; Bouboule, toute frémissante, ravie d'être débarrassée du sinistre Caboche et d'avoir de longues heures, en toute sécurité, à donner à son cher Pied, le plus joli des Pied, le plus aimé, le plus rigolo aussi.

Car, tout en se tapant largement les cuisses, le cuirassier en raconte de « bien bonnes ». Et on se rappelle comment on s'est connu, comment on s'est aimé, et on est content, et on s'embrasse, et on est tout prêts à se prouver qu'on n'a pas eu tort de se connaître et de s'aimer... quand... drelin ! drelin ! drelin ! on carillonne à la porte d'entrée. Une fois! deux fois ! trois fois !

— C'est Caboche ! pour sûr, c'est Caboche, s'écrie l'affolée Bouboule.

— L'pékin, qu'il s'avise de faire du raffut; je l'embroche ! » répond avec un calme définitif le superbe Pied, en faisant cliqueter son sabre.

— Où te cacher ? Il faut absolument... Voyons, là ?



Cliché Cautin & Berger. BOUBOULE PIED

PIED. — Ah ! mais, c'est que je suis cuirassier, moi ! faudrait voir !... Cuirassier et de la classe encore...



Cliché Cautin & Berger. PIED CABOCHE BOUBOULE

CABOCHE. — Comment se fait-il que j'aie été obligé de sonner six fois... ?

là? Drelin! drelin! drelin! — cinq fois, six fois! — Oh! mon Dieu! Tiens, là! Derrière le rideau de la fenêtre! »

Et, après avoir dissimulé le gigantesque Pied derrière le rideau tendu de toute son ampleur et tiré de tout son cordon, plus morte que vive, Bouboule va ouvrir. C'est Caboche.

Caboche est un petit monsieur qui n'aime pas se laisser marcher sur le pied. Il est sec, net, mince, coupant, pointu, grincheux, rageur et tafeur. Aussi rageur que tafeur, aussi couard que rogneux. Il arrive dans un impossible état, écumant à froid, furibond à blanc, tragique de colère contenue.

« On n'entendait donc pas la sonnerie ?... J'ai sonné six fois !

— Non! mais... c'est-à-dire...

— C'est bon! Va sur le palier et sonne six fois à ton tour, que je me rende compte par moi-même », et Bouboule sort, boubouleversée, si l'on nous permet cette hardiesse. Caboche ferme à double tour la porte derrière elle et s'écrie : « Maintenant, à nous deux, le gigolo! »

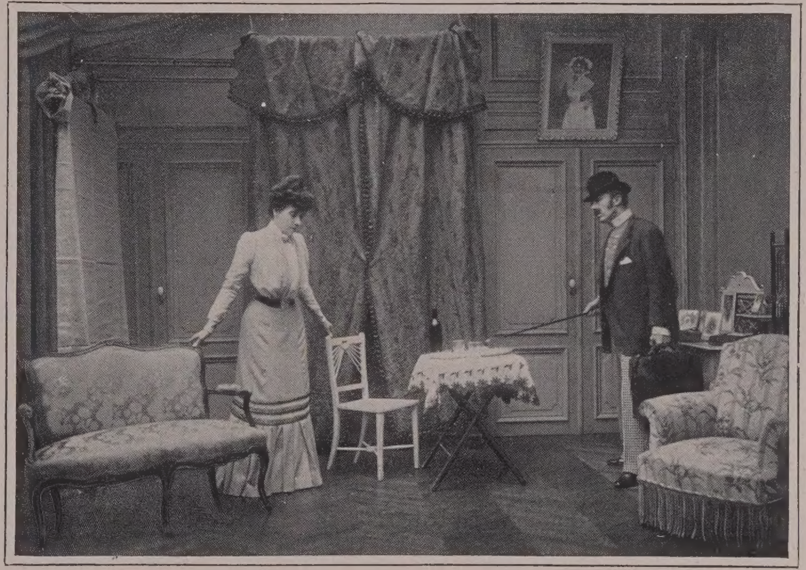
Il retrousse ses manches, fait mouliner sa canne et entre dans la chambre de gauche. On entend un fracas épouvantable; les meubles craquent, cassent, dégringolent; la canne opère. Caboche — justicier — sort et dit posément : « Ici, personne! »

Il entre dans la chambre de droite. Même tapage, même saccage, même bris. Caboche revient — justicier — et redit posément : « Ici, personne! » Alors, il visite en détail la pièce où il se trouve, ouvre les armoires, les tiroirs, soulève les housses; et voici qu'il s'est approché de la fenêtre... il a tiré le rideau... il vient d'apercevoir Pied, magnifique de prestance, de stature, de muscles probables, et qui, prêt à fondre sur l'ennemi, a tiré sa latte, dont les éclats sont aveuglants.

Et notre Caboche referme le rideau, en disant, avec une tranquillité magnifique : « Ici, personne! »

Cette scène, du meilleur comique et d'un imprévu savoureux, a été magistralement traitée par l'auteur.

Rentre Bouboule, à qui Caboche a rouvert le logis. Mais quel Caboche! Aussi souriant que tout à l'heure véhément, aussi aimable que tout à l'heure mal embouché, aussi calme que tout à l'heure tempétueux!



Cliché Cautin & Berger. BOUBOULE CABOCHE

CABOCHE. — Pour qui ces deux couverts... ?

Bouboule n'en revient pas. Bouboule n'y comprend rien. Que s'est-il passé?

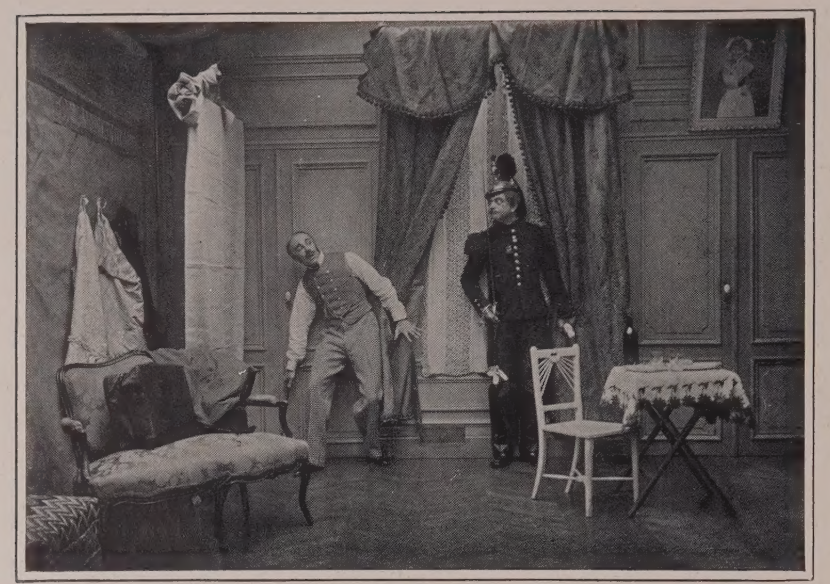
Il s'est passé que Caboche ne tient pas à avoir encore avec Bouboule la petite scène d'explications où il compte bien pouvoir s'offrir sans danger le luxe de l'eng... et de la gifler. Caboche désire que le cuirassier déguerpisse avant d'entamer avec Bouboule son règlement de comptes intimes. Et pour faciliter l'évasion de ce témoin formidable et gênant, Caboche crie à tue-tête qu'il va dans la chambre à côté se laver les mains, qu'il en a pour cinq minutes, etc. Et il sort, digne.

Bouboule va chercher son cher cuirassier derrière le rideau. Pied se roule; il voudrait bien expliquer à Bouboule l'histoire de « Ici, personne! »; mais elle ne lui en laisse pas le temps: « Va-t'en! va-t'en! il va revenir! » Pied rigole, veut raconter, s'emberlificote, si bien qu'en effet Caboche revient, et Bouboule de cacher précipitamment son militaire, mais cette fois derrière le rideau de la garde-robe. Ouf! il était temps.

Caboche, qui s'est lavé les mains, se les frotte.

Cliché Cautin & Berger. BOUBOULE CABOCHE

CABOCHE. — Ça suffit-il que je te quitte deux heures pour que je te retrouve encore plus bête que lorsque je t'ai quittée ?...



Cliché Cautin & Berger. CABOCHE PIED
CABOCHE. — Ici personne !...

Enfin! il va pouvoir s'offrir, sans craindre aucune intervention guerrière, un joli quart d'heure d'agrément. L'intrus a dû filer. A nous deux, la belle!

Mais d'abord, pour plus de sûreté, il la prie très poliment de donner de l'air; elle va, tire le rideau, ouvre grande la fenêtre. A la bonne heure! on respire. Le cuirassier a disparu.

Bouboule, très étonnée, ne comprend rien à tout cela, non plus qu'au changement d'attitude de Caboche, qui soudain s'est rembruni. Cette fois plus d'erreur, on est bien seuls; on va pouvoir causer.

« Pour qui ces deux couverts? » Bouboule tremblante essaie de s'expliquer, mais Caboche triomphe; il a la voix mauvaise, le geste mauvais. Il va..., il irait plutôt..., car, à ce moment, opportun, métallique, avertisseur, tombe, derrière le rideau, de toute sa menace sonore, le formidable sabre du cuirassier.

Et la grimace coléreuse de Caboche devient soudain sourire exquis. C'était une épreuve, une simple épreuve, une comédie pour lui faire peur. Il l'aime; il a confiance en elle et le prouve, puisqu'il repart.

Déjà, en effet, il a saisi sa valise et s'est approché de la porte. Il est onctueux, doux et caressant; qu'elle veuille bien seulement l'accompagner sur le palier... Ils sortent, et l'on entend soudain à l'extérieur une jolie grêle de gifles. Caboche s'est soulagé, en dehors de la zone d'influence du cuirassier.

Et quand Bouboule rentre en larmes, stupéfaite n'y comprenant toujours rien, elle trouve Pied installé, affamé, sourd à toutes ses doléances et décidé seulement à ne pas « crever d' faim » plus longtemps.

Dans ce petit acte d'un haut comique se retrouvent les fortes qualités de M. Wolff, que l'on signalait ici même à l'occasion de *Sacré Léonce!*, son goût des oppositions vives, des heurts brusques, des contrastes véhéments, des coups de théâtre inattendus. C'est de la comédie bouffe qui ne cesse pas d'être de la meilleure comédie où abondent les observations fines et les traits de caractère. Bouboule, Pied, Caboche, trois types admirablement étudiés, pris sur le vif, de l'éternelle comédie de l'amour! *Vive l'Armée!* a reçu aux Variétés le plus chaleureux accueil. Nous sommes sûrs que cette farce excellente retrouvera en province son succès de Paris, car l'extraordinaire créateur du rôle de Pied, Albert Brasseur, compte avec elle faire une tournée, que, sans être un devin particulièrement doué, l'on peut prédire triomphale.



Cliché Cautin & Berger. PIED CABOCHE BOUBOULE
BOUBOULE. — Je pleure !... Je pleure de rage, parce que tu es sournois, injuste et méfiant.

Brasseur, en effet, y est épique. Il est impossible de donner plus magistralement et plus comiquement l'impression de la vérité poussée, avec un sentiment très juste de la mesure, dans le sens de la charge. Il a été magnifique de bonne volonté bébête, de tranquillité large et animale, d'égoïsme cynique et d'appétit rabelaisien. A côté de lui, la belle, la somptueusement belle Marcelle Lender a consenti à éteindre un peu son éclat pour être au naturel la petite maîtresse bourgeoise de Caboche, et elle a rendu à ravir la gentillesse bonne fille et les effarements peureux de la sympathique Bouboule. Enfin Prince a très heureusement exprimé les rages et les tafs successifs de Caboche.

VICTORIN.

Cliché Cautin & Berger. PIED CABOCHE BOUBOULE
BOUBOULE. — Comment se fait-il que tu es revenu si vite ?
CABOCHE. — Parce que je suis parti trop tôt.
BOUBOULE. — Alors tu as manqué le train ?
CABOCHE. — Parce que je suis arrivé trop tard.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



LUBIN



ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES ou la POUDRE **ESPIC**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les *Maladies des Voies respiratoires.*
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2f la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE



CHEMIN DE FER DU NORD

Juin 1901

PARIS-NORD à LONDRES

Via Calais ou Boulogne

Quatre services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Tous les trains comportent des 2e classes

En outre, les trains de Malle de nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 9 h. soir, et de Londres pour Paris-Nord à 9 h. soir prennent les voyageurs munis de billets directs de 3e classe.

PARIS-NORD A LONDRES

	1re 2e cl	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e 3
	★ W.R.	(★)	(★)	
PARIS-NORD . . . . dèp.	9 30 m. via Calais	10 30 m. via Boulogne	11 50m. via Calais	9 » s. via Calais
LONDRES . . . . arr.	4 50 s.	5 50 s.	7 30 s.	5 30 m.

LONDRES A PARIS-NORD

	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e 3e cl
	(★) (WR)	(★)	(★)	
LONDRES . . . . dép.	9 » m. via Calais	10 » m. via Boulogne	11 » m. via Calais	9 » s. via Calais
PARIS-NORD . . . . arr.	4 55 s.	5 50 s.	7 » s.	5 50 m.

(★) Trains composés avec les nouvelles voitures à couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.
(W.R.) Wagon-Restaurant. — Les voyageurs de 1re classe y ont seuls accès, les voyageurs de 2e classe n'y sont admis qu'en payant le supplément de 2e en 1re classe.



VEILLEUSES FRANÇAISES

Fabrique à la Gare
ACTUELLEMENT
RUE SAINT-MERRI, 11

Toutes nos boites portent en timbre sec
JEUNET, Inventeur
VENTE ANNUELLE :
5 Millions de boîtes

AUX PARFUMERIES RÉUNIES 26 r. Lafayette PARIS
SPÉCIALITÉ DE FARDS POUR ARTISTES

MÉDAILLE d'OR à l'Exposition Univlle de Paris 1900
VELOUTINE Poudre de Riz spéciale Préparée au Bismuth.
CH. FAY, Parfumeur, 9, r. de la Paix, Paris.

Parfumerie V. RIGAUD

8, rue Vivienne, PARIS

Eau de Toilette KANANGA-OSAKA

D'une délicieuse fraîcheur, conserve à la peau l'incomparable éclat de la jeunesse.

Essence KANANGA-OSAKA
Savon KANANGA-OSAKA
Poudre de Riz KANANGA-OSAKA

EXTRAITS : MODERN STYLE — MIMOSA-RIVIERA
VIOLETA FRESCA — ŒILLET DE MYSORE — PARFUM DES ACTRICES

EAU MINÉRALE ARSÉNICALE et FERRUGINEUSE
Source **GUBER** en Bosnie
Dépôt chez tous les Mds d'Eaux Minérales et Pharmaciens.

PORCELAINES ★ **A LA PAIX** ★ CRISTAUX
GEO. ROUARD, 34, Avenue de l'Opéra, PARIS
MEUBLES et CRISTAUX de GALLÉ
POTERIES DE ROBALBHEN
Seul Dépôt de la Manufacture Royale de Porcelaines de Saxe
SPÉCIALITÉ de SERVICES de TABLE et de CRISTAL POUR LA CAMPAGNE

LA SULFURINE

Bain sulfureux sans odeur

Possede exactement les propriétés du bain sulfureux ordinaire dit de Barèges, avec cet avantage que SANS ODEUR, n'altérant ni les metaux ni les peintures, il peut être pris CHEZ SOI et dans toutes les especes de baignoires. La SULFURINE adoucit la peau, lui communique une grande blancheur et une souplesse extrême.
PHARMACIE LANGLEBERT. 55, rue des Petits-Champs, Paris, *et principales Pharmacies.*

EAU DE SUEZ Le Seul DENTIFRICE ANTISEPTIQUE CONSERVE LES DENTS PARFUME la BOUCHE

Le Vérascope

BREVETÉ S. G. D. G.

donne *l'IMAGE VRAIE* garantie superposable avec la NATURE comme GRANDEUR et comme RELIEF.
C'est le DOCUMENT absolu ENREGISTRÉ inventé et construit par

JULES RICHARD
Salons de Vente et d'Exposition
3, RUE LAFAYETTE
(près l'Opéra)
PARIS

Bureaux et Ateliers : 25, RUE MÉLINGUE (Sucre imp. Fessart)
ENVOI DE LA NOTICE ILLUSTRÉE SUR DEMANDE

MAISONS RECOMMANDÉES

ABSINTHE BERGER COUVET (Suisse) MARSEILLE BUENOS-AYRES — TÉLÉPHONE 562.40

APPAREILS HERNIAIRES ET ORTHOPÉDIQUES DRAPIER ET FILS, 41, r. de Rivoli. Cat. fco

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 12, RUE PERNELLE, PARIS

CRÊME EXPRESS JUX SE TROUVE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

A. DELEVEAU JOAILLIER, 74, r. des Petits-Champs ACHAT AU COMPTANT DE BIJOUX D'OCCASION

ERNEST DIAMANT du CAP, 24, Bd des Italiens. IMITATION PARFAITE. — PRIX BON MARCHÉ

FLORESSENCE PARFUM ANTISEPTIQUE pour VAPORISATEUR. Ph. CARON, 62, Ch. d'Antin. Le litre, 40 fr. Le flacon d'essai, 5 fr.

GÉRARD (LÉON) 18, rue Drouot. TABLEAUX MODERNES

POUR MAIGRIR ELIXIR DU Dr STENCHALLE, 6f LE FLACON. Pharm. LEMAIRE, 74, Rue de Grammont, Paris.

F. KLEINBERGER, 9, r. de l'Échelle. TABLEAUX ANCIENS

PÉTROLE HAHN LE TRÉSOR DE LA CHEVELURE EN VENTE PARTOUT

Nous verrons tous cent ans, et ce sera bientôt,
Quand nous ne boirons plus que du Quina Bruno.

A VENDRE, Château de l'Ouïe, près Dourdan (Seine-et-Oise). 54 kil. de Paris, 3 kil. de la gare. 245 hectares. Terre et bois, d'un seul tenant. Ferme de bon rapport. Chasse très giboyeuse entourée par forêt État. Prix demandé : 525,000 fr. — S'adresser au propriétaire, M. Bérenger, 35, rue Saint-James, à Neuilly (Seine).

SAVON DENTIFRICE VIGIER Le Meilleur Antiseptique
Pharmacie VIGIER, 12, Bould Bonne-Nouvelle, PARIS.

EAU DE BOTOT Le seul Dentifrice approuvé par l'Académie de Médecine de Paris. Exigez la Signature BOTOT.

Chemins de Fer

De Paris-Lyon-Méditerranée

VLLES D'EAUX

BILLETS D'ALLER ET RETOUR COLLECTIFS

Il est délivré, du 15 mai au 15 septembre, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins quatre personnes payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes, valables 33 jours, pour les stations thermales suivantes : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains (Aix-les-Bains, Marlioz), Baume-les-Dames (Guillon), Besançon, Bollène-la-Croisière (Condorcet), Bourbon-Lancy, Carpentras (Montbrun), Cette (Balaruc), Chambéry (Challes), Charbonnières, Clermont-Ferrand (Royat), Coudes (Saint-Nectaire), Digne, Divonne, Euzet-les-Bains, Evian-les-Bains (Amphion), Genève (Champel), Grenoble (Uriage), Groisy-le-Plot-la-Caille, La Bastide-Saint-Laurent-les-Bains, Le Fayet-Saint-Gervais, Lépin-Lac-d'Aiguebelette (la Bauche), Le Vigan (Cauvalat-lès-Vigan), Lons-le-Saunier, Manosque (Gréoulx), Menthon (Lac d'Annecy), Montélimar (Bondonneau), Montpellier (Lalavas), Montrond (Montrond-Geyser), Moulins (Bourbon-l'Archambault), Moutiers-Salins (Salins-Brides), Pontcharra-sur-Bréda (Allevard), Pougues-les-Eaux, Rémilly (Saint-Honoré-les-Bains), Riom (Châtelguyon, Châteauneuf), Roanne (Saint-Alban), Sail-sous-Couzan, Saint-Georges-de-Commiers (La Motte-les-Bains), Saint-Julien-de-Cassagnas (Les Fumades), Saint-Martin-Sail-les-Bains, Salins (Jura), Santhenay, Sarrians-Montmirail, Sauve (Fonsange-les-Bains), Thonon-les-Bains, Vals-les-Bains-Labégude, Vandenesse-Saint-Honoré-les-Bains, Vichy (Vichy, Cusset), Villefort (Bagnols). — Le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires (pour les trois premières personnes) le prix d'un billet simple pour la quatrième personne, la moitié de ce prix pour la cinquième et chacune des suivantes. — Arrêts facultatifs. — Faire la demande de billet quatre jours au moins à l'avance.

BILLETS DIRECTS DE PARIS A ROYAT ET A VICHY

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie Nevers-Clermont-Ferrand.

De Paris à { Royat, 1re cl., 47 f. 70 ; 2e cl., 32 f. 20 ; 3e cl., 21 f.
Vichy, 1re cl., 40 f. 90 ; 2e cl., 27 f. 68 ; 3e cl., 18 f.

B. CASSIN & Cie AMEUBLEMENTS COMPLETS. — Installation de Villas, Hôtels, Appartements. — NICE, 3 & 4, rue du Palais

LE PARFUM IDÉAL HOUBIGANT 19, Faub. Saint-Honoré


BELLE JARDINIÈRE
2, rue du Pont-Neuf, PARIS.
LA PLUS GRANDE MAISON DE VÊTEMENTS
DU MONDE ENTIER
GRAND HÔTEL
VOYAGES
BAINS DE MER
Envoi franco du Catalogue Spécial sur demande